

ANNA GALORE

anna.galore@yahoo.fr

Le soleil sous la Terre

ROMAN



Romans

L'éternel amoureux errant
 Les trois perles de Domérat
 Là où tu es
 Le miroir noir

Reflets inachevés
 La crypte au palimpseste
 Le drap de soie du temps
 La femme primordiale

Le très lumineux secret
 Le septième livre
 La veuve obscure
 Les neuf sœurs

La porte de toute merveille
 Le soleil sous la terre
 La prophétie du feu
 Le jardin des délices

Recueils

J'ai treize envies, nouvelles érotiques
 J'ai encore treize envies, nouvelles érotiques
 Anna Chroniques volume 1 (chroniques de blog, 17/02/08 – 17/02/09)
 Anna Chroniques volume 2 (chroniques de blog, 17/02/09 – 17/02/10)
 Anna Chroniques volume 2 (chroniques de blog, 17/02/10 – 17/02/11)
 Carnet de rencontres
 Les minous d'Anna

Crédit photo © Anna Galore

« Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, ou ayant-cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations. »

Le présent manuscrit a été déposé à la Société des Gens de Lettres et reste la propriété de l'auteur. Son contenu, en tout ou en partie, ne peut être reproduit, modifié ou intégré dans quelque autre document ou sur quelque autre support que ce soit sans autorisation écrite de l'auteur. Seules son impression sur papier et sa diffusion sous sa forme actuelle de fichier PDF non modifié sont autorisées. En cas de doute, merci de contacter anna.galore@yahoo.fr

Les citations étrangères sont traduites à la dernière page.

Des pages blanches ont été insérées dans ce manuscrit afin de maintenir une présentation homogène en cas d'impression recto-verso.

De famille française, Anna Galore est née à Tunis dans les années 50. Enfant, elle coule des jours heureux sous le soleil dans un milieu culturel riche, baignée par l'influence scientifique d'un père médecin et celle littéraire d'une mère traductrice.

Sa famille et elle quittent la Tunisie lorsqu'elle a 7 ans pour s'installer à Toulouse où elle fera des études de chimie moléculaire, de mécanique quantique et d'informatique. Dans les années 70, elle croise la route de lamas tibétains, dont celle de Rangjung Rigpe Dorjé, le XVII^e Karmapa, chef spirituel de l'école Karma Kagyu du Tibet, l'une des quatre écoles majeures du bouddhisme tibétain. Cette rencontre sera déterminante dans sa vie.

Fascinée par l'art de la composition sous toutes les formes possibles et imaginables, elle devient musicienne confirmée et se produira pendant une quinzaine d'années avec divers groupes amateurs du sud de la France.

Anna Galore apparaît initialement dans le monde littéraire en 2006, sur un site web portant son nom où elle propose le téléchargement gratuit de ses romans. Rapidement, en quelques mois seulement, de nombreux blogs et forums thématiques se mettent à parler d'elle, y compris avec sa participation active.

Auteur prolifique, en quatre années elle met en ligne neuf romans, deux recueils de nouvelles érotiques, et quatre autres recueils de chroniques du quotidien. Le tout étant disponible sur internet en formats PDF, ePub, mobi et prc. Au total, elle cumule plus de 1 000 000 000 de lecteurs dans 160 pays.

Après avoir auto-édité ses deux premières trilogies L'éternel amoureux errant (Les trois perles de Domérat, Là où tu es, Le Miroir Noir) et Reflets inachevés (La crypte au palimpseste, Le drap de soie du temps et La femme primordiale), l'éditrice Stéphanie Lahana, fan de ses romans, lui propose d'éditer Le très lumineux secret, qui a pour volets Le septième livre, La veuve obscure et Les neuf sœurs. L'ensemble des neuf volumes raconte un entrelacs d'histoires aux multiples échos qui se répondent et s'éclairent d'un épisode à l'autre.

Enthousiaste, débordante de vie, Anna Galore est passionnée de voyages – pendant lesquels elle pratique volontiers la plongée sous-marine – de cinéma, de photo, de musique, de littérature contemporaine, d'histoire et de mythologie. Autant de centres d'intérêt que l'on retrouve dans ses écrits.

Elle vit actuellement à Nîmes, dans le Gard.

Chaque peuple a son langage du bien et du mal : son voisin ne le comprend pas. Il s'est inventé ce langage pour ses coutumes et ses lois.

Friedrich Nietzsche

Chapitre 1

Les temps sombres

*Je suis l'atome, je suis le globe du Soleil,
À l'atome, je dis : demeure. Et au soleil : arrête-toi.
Je suis la lueur de l'aube, je suis l'haleine du soir,
Je suis le murmure du bocage,
La masse ondoyante de la mer.
Je suis l'étincelle de la pierre, l'oeil d'or du métal,
Je suis à la fois le nuage et la pluie, j'ai arrosé la prairie.*

Djalal al-dîn Rûmi

L'homme aux cheveux gris contempla les décombres avec tristesse. Autrefois, cette maison avait été la sienne. Une villa superbe, où se retrouvaient toutes les personnes importantes de la ville. Il haussa les épaules. L'heure de la cérémonie avait sonné. Il fallait qu'il descende. Les autres étaient déjà en bas.

Il était le Summus Pontifex, le Père Suprême.

Le sanctuaire se trouvait à plus de vingt mètres sous le niveau du sol. Il avait été construit dans une cavité naturelle, une grotte dont l'accès depuis la surface avait été garni de marches. L'escalier était dissimulé par une porte, aussi solide que discrète, au fond de la cave, seul vestige encore intact de la maison en ruines.

En dehors de petites dépendances permettant aux fidèles de se changer, le lieu de culte était constitué principalement d'une pièce rectangulaire voûtée, bordée par deux rangées de banquettes en pierre sur toute la longueur.

Sur les murs, des gravures symboliques représentaient les sept degrés d'initiation : Corax, Nymphus, Miles, Leo, Perses, Heliodromos et Pater. Le Corbeau, l'Épousé, le Soldat, le Lion, le Perse, le Messager du Soleil et le Père. Lors des repas rituels, les initiés des quatre derniers grades étaient servis par ceux des trois premiers.

Des vers en latin soigneusement calligraphiés couraient sur les parois. Ils rappelaient les principales phases du cérémonial qui allait se dérouler.

Au fond, un autel, également en pierre, était surmonté d'un bas-relief : un homme jeune et musculeux, portant un bonnet phrygien, plongeait profondément un glaive dans le cou d'un taureau agenouillé devant lui ; le sang qui s'écoulait de la plaie était bu par un chien et un serpent ; un scorpion pinçait les testicules du taureau dont la queue se transformait en épis de blé ; un corbeau survolait l'homme en le fixant du regard. Quatre

visages joufflus de différents âges encadraient la scène, en soufflant de l'air dans toutes les directions.

L'ensemble montrait le dieu Mithra accomplissant le sacrifice fondateur par lequel il fertilisait la terre. L'oiseau était envoyé par le Messager du Soleil. Le serpent symbolisait la fécondité et l'immortalité, le chien l'amitié fidèle. Le taureau était la source puissante de la vie qu'il rendait à la terre, et le scorpion, les forces nocturnes qui tentaient de s'y opposer. Les quatre visages représentaient les saisons, les points cardinaux et les vents.

À la lueur de trois torches juste suffisantes pour éclairer le sanctuaire, les quelques adeptes prirent place sans un mot. Ils étaient moins d'une dizaine. Tous vêtus de simples toges blanches, rien ne permettait de deviner leur classe sociale ou les degrés d'initiation auxquels ils étaient parvenus. Le Summus Pontifex se remémora le temps où il devait refuser du monde. Il se ressaisit. L'heure n'était plus à la nostalgie mais à la célébration.

Il s'avança d'un pas décidé jusqu'à l'autel.

- *Nubila per ritum ducatis tempora cunctis*, entonna-t-il d'une voix forte.

Vous devez passer les temps sombres en vous entraînant et dans l'accomplissement des rites. Les disciples reprurent la phrase en chœur et récitèrent les versets ouvrant chaque cérémonie. Les mots rappelaient qu'ils étaient tous égaux à la naissance et que leur perfectionnement en tant qu'hommes ne dépendait que d'eux-mêmes. Les pratiques étaient là pour les aider à atteindre un stade supérieur de conscience et parvenir à l'éveil éternel.

- *Primus et hic aries restrictius ordine currit.*

Ici, le bélier de tête court dans les rangs avec retenue. Ce vers signifiait que la communauté était conduite par le Père mais qu'il avançait en même temps que tous. Quel que soit le grade de chacun, tous devaient se soutenir mutuellement et garder le contrôle d'eux-mêmes.

- Nous sommes ensemble au cœur de la terre profonde qui produit tout. Rendons grâce à Palès, déesse nourricière de la fécondité. Implorons son pardon pour les fautes que nous avons commises. Qu'elle nous donne longue et heureuse vie et nous mette à l'abri du besoin.

Il saisit une carafe d'albâtre emplie d'eau. Deux adeptes se faisant face au pied de l'autel prirent chacun une torche. Ils les approchèrent d'une vasque posée à même le sol devant le Père. Elle était emplie d'un liquide huileux qui prit feu aussitôt.

- Que la faim hostile puisse ne point exister et puissent les plantes et la verdure croître à profusion.

Tous les disciples s'étaient levés et alignés en file indienne. Un par un, ils s'avancèrent et sautèrent par-dessus les flammes. L'officiant, tout en répétant la dernière phrase, les aspergeait alors d'eau et ils repartaient de part et d'autre.

Une fois qu'ils eurent tous rejoint leur place sur les banquettes, trois silhouettes apparurent dans la pénombre, à l'entrée de la pièce voûtée, et lancèrent :

- *Accipe thuricremos Pater accipe sancte leones !*

Reçois, Père sacré, reçois les Lions brûlant l'encens. Les Lions étaient les premiers initiés des hauts grades. Ils représentaient le feu et portaient à leur dieu l'encens qu'ils allaient brûler en symbole de sacrifice.

- *Per quos thuradamus per quos consumimur ipsi !* répondirent les participants déjà présents. *C'est nous qui offrons l'encens qui nous consume nous-mêmes.*

- Quand l'Univers et nous-mêmes serons purifiés par le feu, reprit le Père, les Justes seront réunis à la lumière éternelle, le Soleil et Mithra.

- *Lux perpetua ! Soliculus ! Mithra !*

Les Lions s'avancèrent jusqu'à la vasque et jetèrent l'encens dans les flammes. Le parfum poivré se diffusa rapidement dans la pièce.

- Ainsi brûlent les fardeaux de la vie. Ainsi cultivons-nous notre vertu du fond de la caverne. Et vous, Soldats, suivez la longue marche en portant le lourd fardeau de votre vie comme Mithra a porté le taureau jusqu'au sacrifice libérateur.

Les Soldats répliquèrent :

- *Et nos servasti eternali sanguine fuso.*

Tu nous sauvas ainsi en répandant le sang créateur d'éternité.

- *Atque perlata humeris tuli maxima divum.*

Et sur nos épaules, nous porterons jusqu'à la fin le mandement divin.

Au même moment, à la surface, tout près de la maison en ruines, dans une chapelle fraîchement érigée, un prêtre chrétien évoquait devant une petite foule de fidèles, réunis avant l'aube, le Christ traînant sa croix vers le calvaire. Il cita un passage de l'évangile de Matthieu.

- Acceptez mon fardeau et prenez exemple sur moi, car je suis plein de mansuétude et humble dans mon cœur, car mon joug est doux et mon fardeau léger.

Les mots employés par les deux officiants présentaient une similitude étonnante, mais la nouvelle religion était sur le point de supplanter l'ancienne.

À l'instar des mages de Zarathoustra venus d'orient pour offrir à l'enfant-dieu leur soumission et leur adoration, les fidèles de Mithra le Dieu Perse se faisaient de plus en plus rares et ceux du Christ de plus en plus nombreux.

L'or du soleil, l'encens du culte et la myrrhe de la vie éternelle, symboles des trois pouvoirs – terrestre, sacerdotal et spirituel – avaient été transmis au fils du Dieu unique dont le culte nouveau allait dominer la planète.

Indifférente à ces bouleversements, à quelques centaines de mètres plus à l'est, la silhouette noire du mont Palatin se découpa de façon de plus en plus nette devant la voûte céleste en train de s'éclaircir. La colline avait été nommée ainsi en l'honneur de la déesse Palès évoquée par le Père Suprême.

Les étoiles pâlirent graduellement alors que la nuit reculait.

Dans un long chant silencieux, le soleil, une fois encore vainqueur des ténèbres, sortit de sous la terre et s'éleva dans le ciel, éclairant de ses rayons généreux *Urbs Aeterna*, Rome, la ville éternelle.

Chapitre 2

Le mal marche derrière toi

There's bad poison running through your veins

Evil walks behind you

Evil sleeps beside you

Evil talks arouse you

Evil walks behind you

Black widow weaving evil notion

Dark secrets being spun in your web

Good men going down in your ocean

They can't swim cos' their tied to your bed

Brian Johnson

La comtesse Erzsébet regarda avec tristesse ses mains pâles et décharnées dans la pénombre de la chambre où elle était enfermée depuis près de quatre ans. Lorsqu'elle avait été accusée de tous ces meurtres atroces de jeunes filles, elle n'avait pas voulu assister à son propre procès. Par fierté, certes, mais aussi par nécessité.

La maladie héréditaire dont elle souffrait depuis sa naissance l'empêchait de s'exposer à la lumière du soleil plus de quelques minutes sans risquer d'horribles douleurs. Les mariages consanguins qui s'étaient multipliés durant des siècles au sein de la lignée des Báthory avaient conduit à bien des désordres génétiques. Plusieurs rejetons étaient mort-nés. Parmi les enfants viables, certains ne valaient guère mieux, condamnés à toutes sortes d'artifices pour survivre.

Erzsébet était de ceux-là. Elle était frappée de protoporphyrie érythropoïétique, une maladie dont la caractérisation et la dénomination n'apparaîtraient que bien des siècles plus tard. Ses globules rouges soumis à trop de luminosité produisaient en excès une substance toxique pour son foie.

Aussi restait-elle en permanence dans une semi-obscurité, préférant vivre la nuit pour se déplacer sans contraintes dans son château. Elle se couchait avant l'aube, dans un lit conçu spécialement pour elle. Il était muni d'un couvercle et d'un verrou à l'intérieur, ce qui lui permettait de s'enfermer hermétiquement à l'abri de toute lumière durant son sommeil.

N'eût été son titre de noblesse, l'histoire glorieuse de sa famille et surtout, sa dévotion religieuse sans faille, Erzsébet aurait sûrement été vouée au bûcher. Un de ses lointains parents disparus, le voïvode Vlad Basarab Draculea, avait donné naissance, quelques décennies auparavant, au mythe des vampires par ses actes sanguinaires¹. La comtesse n'en présentait-elle pas toutes les caractéristiques les plus visibles ? Elle ne supportait pas le soleil

¹ Voir *La veuve obscure*.

qui pouvait la tuer, elle dormait dans un cercueil. De là à imaginer qu'elle pouvait vivre éternellement en se gavant de sang humain, il n'y avait qu'un pas.

Il fut franchi par Anna Darvulia, sa plus proche confidente de dix ans son aînée. Elle aussi était atteinte d'un mal qui ne portait encore aucun nom : une petite tumeur compressait périodiquement son cerveau, lui donnant des délires morbides.

Bien que ne figurant pas dans le Gotha, Lisa Brix descendait de l'une des plus anciennes familles nobles d'Europe centrale. Cependant, aucun des princes, comtes et autres ducs qui avaient entendu parler d'elle ou de ses ancêtres n'avait la moindre envie de lever le petit doigt pour corriger cet oubli du très officiel almanach.

Et pourtant, nombreux sont ceux qui, parmi eux, descendent de personnages abominables. Les plus connus du commun des mortels sont les membres de la famille royale de Windsor, ultimes descendants de Vlad Basarab. On peut rêver mieux comme motif de fierté.

Néanmoins, même les moins regardants ou les plus amoraux n'auraient pas voulu de Lisa comme parente. Non pas parce qu'elle était moins digne qu'eux d'être, selon leurs critères, d'origine élevée. Mais parce qu'ils en avaient peur. Dracula était mort depuis longtemps. Lisa était bel et bien vivante.

Lorsqu'Erzsébet fut promise dès l'âge de 11 ans à Ferenc Nadasdy, un grand seigneur magyar, sa future belle-mère Orsolya fut chargée de la préparer à être une épouse parfaite et confia les aspects les plus physiques de son initiation à Anna Darvulia, la jeune gouvernante du château des Nadasdy. Sous couvert de l'initier aux secrets du sexe, elle fut la première amante d'Erzsébet encore prépubère. Convaincue que la petite était une créature démoniaque en raison de son aversion pour la lumière, Anna pensait ainsi s'attirer sa protection et espérait recevoir un jour des pouvoirs surnaturels en retour des plaisirs qu'elle lui offrait.

Lorsqu'Erzsébet eut ses premières règles, elle se sentit si faible qu'Anna crut à sa fin prochaine et à celle de ses rêves de puissance. C'est alors que son esprit malade eut l'idée des bains de sang.

Elle fit quérir dans les villages voisins des jeunes filles à qui ses rabatteurs proposaient d'être servantes au château. Mais à peine arrivaient-elles qu'elles étaient bâillonnées, battues, dénudées et entravées, puis conduites jusqu'à une pièce éclairée de grands cierges, au centre de laquelle trônait une baignoire, surplombée par un palan.

Erzsébet, docile et confiante, y prenait place. À ses yeux, de simples paysannes ne valaient guère plus que du bétail.

L'une après l'autre, les victimes terrorisées étaient pendues par les pieds et, dans un simulacre de cérémonie satanique, lacérées de coups de fouet par Anna puis égorgées.

Il en fallait huit pour remplir la baignoire. Erzsébet en ressortait à chaque fois avec un merveilleux sentiment de bien-être.

Il en fut ainsi à de multiples reprises, même après qu'elle eut épousé Ferenc le jour de ses 15 ans. Son mari n'eut jamais connaissance des abominations perpétrées par les deux femmes. Il était très souvent absent en raison des combats qu'il menait à la tête des troupes hongroises contre les envahisseurs turcs.

De ce fait, leur premier enfant, une fille, ne naquit que dix ans après leur mariage. Erzsébet la prénomma Anna. Vinrent ensuite Orsolya, Andréi – tous deux morts en bas âge – Katarina et Pal.

En raison d'une maladie génétique rare, Lisa ne se montrait jamais à la lumière du jour. Elle vivait la nuit. Elle était frappée de protoporphyrie érythroïdique.

Sa peau était d'une pâleur effrayante. Sa haine d'être ainsi frappée par les errements de ses ancêtres avait fait d'elle une créature à la cruauté sans pareil.

Elle détestait tout ce qui rend la vie belle – l'amour, la tendresse, la joie, l'innocence, l'émerveillement, la compassion... Et la lumière. Elle ne trouvait son plaisir que dans la souffrance des autres.

Elle disposait par héritage d'une fortune colossale. Elle possédait plusieurs propriétés, dont deux en France et une en Hongrie. Lorsqu'elle sortait à la nuit tombée pour se distraire, il arrivait souvent qu'elle se rende dans des boîtes branchées où son aspect étrange passait inaperçu pour les uns et semblait furieusement tendance pour les autres.

Malgré son teint blafard, elle était redoutablement belle. Son visage, sa silhouette faisaient tourner la tête de n'importe quel homme. Malheur à celui qui s'enhardissait à

l'aborder. Peu de ceux qui avaient accédé à son corps pouvaient en parler ensuite et aucun pour s'en vanter.

Alors qu'il était à nouveau reparti sur le front, Ferenc périt quelques années plus tard dans des circonstances troubles. Il n'eut pas ainsi à connaître les accusations de plus en plus fréquentes portées à l'encontre d'Erzsébet par un pasteur déterminé à faire cesser le massacre silencieux qui décimait les régions où elle possédait un domaine. Lorsqu'elle fut enfin arrêtée par les hommes de confiance de l'empereur à l'automne 1610, ses victimes se comptaient par centaines.

Pour éviter un scandale trop considérable, l'empereur ordonna qu'Erzsébet soit mise au secret, dans une unique chambre de son château. Toute sa fortune fut confisquée. Seuls quelques complices de seconde importance furent jugés et condamnés.

Anna échappa à toute poursuite. Sa tumeur avait battu la justice de vitesse pour sceller son sort.

Le nom complet de Lisa Brix était Élisabeth Briccius de Szabolcs. La dernière partie de son patronyme désignait le comté où se trouvait la ville de Báthor, en Hongrie. Cette commune avait été offerte corps et âme par le roi Ladislas IV à Briccius, pour ses faits d'armes, en 1310. Il avait alors pris le nom de Báthory. Deux siècles et demi plus tard naissait la plus célèbre des Báthory, Erzsébet, c'est-à-dire Élisabeth en hongrois.

Lisa avait hérité de son prénom, de sa maladie et de son absence totale d'humanité.

Au bout de quatre ans de captivité, par une belle journée d'été, Erzsébet décida qu'elle en avait assez. Elle ouvrit en grand les lourds rideaux qui occultaient la fenêtre de sa chambre, retira tous ses vêtements et s'allongea nue sur le sol, en pleine lumière.

Ses gardes la retrouvèrent morte deux jours plus tard, recroquevillée en position fœtale. Son visage grimaçant exprimait une souffrance indicible. Sa peau blafarde avait jauni et ressemblait à un antique parchemin froissé.

Chapitre 3

Le cercle des animaux

Pour échapper à Seth, tous les dieux se transformèrent en animaux.

Inscription, temple de Memphis

Safiya entra dans la Cité du Couvent, située rue Charonne à Paris. Une femme dans le hall lui demanda à quelle tenue elle se rendait – il y avait plusieurs loges à chaque étage de l'immeuble. Elle le lui dit et précisa les mots de passe en vigueur. Une tenue blanche fermée se tenait ce soir-là, organisée par la Grande Loge Féminine de France. Tenue dite blanche puisqu'un profane allait y participer, mais fermée puisque l'auditoire serait composé uniquement de francs-maçons.

L'invité était Richard Rollin, un célèbre historien des religions. Il avait écrit une bonne quinzaine d'ouvrages et animait régulièrement une émission de débats passionnants sur Arte. Il allait donner aux sœurs et aux frères présents une conférence sur l'astrologie.

Arrivée au deuxième étage, Safiya enfila sa robe noire et attendit sur le parvis, devant les portes grand ouvertes, avec les autres personnes déjà présentes. La Sœur Experte chargée des entrées demanda le silence et les adeptes purent pénétrer dans le temple plongé dans la pénombre, par ordre de grade : d'abord les apprenties de la loge d'accueil et les apprentis visiteurs, c'est-à-dire celles et ceux venus d'autres loges ; ensuite, les compagnonnes et compagnons visiteurs ; et enfin, les maîtresses et maîtres visiteurs. Il devait y avoir en tout une centaine de personnes.

Des sièges étaient disposés de part et d'autre le long des murs. Les apprentis s'installèrent au troisième rang qui longeait le mur de gauche, au septentrion. Les compagnons en firent autant du côté opposé, au midi de la loge. Les maîtresses et maîtres prirent place à leur guise aux premiers rangs.

Le collège des officières entra à son tour et chacune rejoignit son plateau. Enfin, la Vénérable Maîtresse traversa le temple en contournant le damier central et les trois piliers par la gauche et alla s'asseoir à l'orient sur le siège qui trônait au haut des marches, face à l'entrée. Une fois la porte refermée par la Sœur Couvreuse, elle procéda au rituel d'ouverture

des travaux, trois lumières furent allumées en des points particuliers de la pièce, l'appel fut fait puis la tenue fut mise en récréation.

La Maîtresse des Cérémonies alla chercher Richard Rollin. Elle lui fit parcourir le même trajet qu'à la Vénérable Maîtresse jusqu'au haut des marches, puis le conduisit au plateau de l'oratrice, situé à la gauche de cette dernière.

Il prit alors la parole et raconta comment les observations des astronomes mésopotamiens donnèrent graduellement naissance à l'astrologie telle qu'on la connaît de nos jours.

L'eau s'écoulant de la clepsydre battait les secondes, goutte après goutte. Du sommet de la ziggourat, le grand prêtre Maâleh observa le ciel qui rosissait à l'est. L'étoile qu'il fixait, jusque-là brillante, pâlisait au dessus de l'horizon. Elle n'était presque plus visible à l'approche du plus lumineux de tous les astres qui remontait inexorablement du fond des abîmes pour se lancer à nouveau à l'assaut du ciel.

Si ses calculs étaient exacts, Maâleh allait pouvoir proclamer la nouvelle année dans une poignée de secondes. Avec un synchronisme parfait, la dernière heure finit de s'écouler à l'instant précis où le sommet rougeoyant du disque de feu apparut. Douze heures de nuit, douze heures de jour, très exactement.

L'astrologue leva le bras pour donner le signal. Des trompes retentirent dans toute la ville. L'étoile de l'Œil du Taureau venait d'atteindre le point vernal, l'équinoxe du printemps qui marquait, en ces temps-là, le premier jour de l'année. La constellation dont elle faisait partie dominerait le destin des hommes pendant les prochains trente-huit jours, qui verraient les bourgeons éclore et la vie ressurgir de la terre nourricière.

Ensuite viendrait le temps des Jumeaux, suivis du Crabe, du Lion, de la Vierge, de l'Esprit du Vent, du Scorpion, du Serpent, de l'Archer, du Poisson-Chèvre, de l'Arbre, des Poissons et du Bélier. Ensemble, ils formaient le zodiaon *kyklos*, le cercle des animaux, se succédant dans la ronde infinie des constellations autour de la Terre.

C'est ainsi qu'il y a six mille ans, le premier jour du printemps entra dans la constellation du Taureau.

- En raison du lent décalage rétrograde d'un degré tous les soixante-douze ans du point vernal par rapport à la voûte céleste, il fallut un peu plus de deux mille ans pour que l'équinoxe remonte le cercle de trente degrés et se retrouve dans la constellation du Bélier. Ce fut lors de cette nouvelle ère que la forme définitive du zodiaque fut promulguée. Même si cela n'arrêta pas la précession des équinoxes, le premier jour du printemps devint à jamais le premier jour du Bélier.

Richard Rollin s'interrompit le temps de se verser de l'eau dans un verre et d'en boire une gorgée. Un silence total régnait dans le temple.

- Les treize constellations furent ramenées à douze signes. Pourtant, aucun des astérismes choisis n'occupait exactement un douzième d'année. La symétrie du nombre douze l'avait emporté, dans la rationalisation astrologique, sur la réalité astronomique. Un certain nombre de signes changèrent de noms pour devenir ceux qui nous sont familiers. L'Arbre devint Verseau, rappelant qu'aucune vie n'est possible sans eau. Le Serpent, qui correspond à la constellation du Serpenteaire, se fondit dans le Scorpion, alors que le premier habitait le ciel de l'aube pendant dix-huit jours et le dernier seulement huit, en faisant le plus bref de tous après avoir été amputé de ce qui était devenu la Balance. À l'issue de quel combat l'arachnéen mutilé a-t-il, à son tour, annexé l'ophidien ? Plus personne ne le sait. Les deux partagent la réputation d'être à la fois détestés et respectés des humains. Le peuple n'y voit que créatures nuisibles et venimeuses. Les mages, en revanche, en percevaient les symbolismes chtoniens de l'immortalité et de la puissance. L'Archer, renommé Sagittaire, symbolise le chasseur-guerrier. Le Poisson-Chèvre, ou Capricorne, rappelle que toutes les formes de vie viennent du fond des océans et il est fascinant de voir que les peuples les plus anciens en ont conservé d'une certaine façon la connaissance. L'Esprit du Vent est devenu la Balance, l'unique signe représenté par un objet inanimé, manifestation de l'équilibre cosmique de toutes choses. Quant à la Vierge, elle s'étire langoureusement sur l'horizon pendant près de quarante-cinq jours. Elle est l'une des quelques déités non animales du cycle. Les Jumeaux sont, comme elle, à l'origine de toutes les religions et de tous les mythes fondateurs de l'humanité.

Safiya buvait ses paroles. L'homme était non seulement un orateur remarquable dont l'érudition lui permettait de parler sans aucune note d'un sujet pourtant riche, mais il dégagait un charme fou. Les traits fins, le regard clair, la voix grave et posée, il attirait tous les regards de façon magnétique. Elle entendit, juste derrière elle, une sœur chuchoter à une

autre : « Ça fait longtemps que je ne suis plus vierge mais j'irais bien m'allonger langoureusement sur l'horizon avec lui, moi. Même pour plus de quarante-cinq jours. »

Safiya repensa brièvement à Raziel, le gourou autoproclamé de la secte où elle s'était introduite avec l'aide de ses sœurs maçonnes pour retrouver l'une des leurs et sa fille². Lui aussi avait un pouvoir de séduction redoutable et il n'avait pas hésité à l'utiliser de façon terriblement néfaste et dépravée, pour son unique bénéfice. Et lui aussi basait son discours d'embrigadement sur la fascination des hommes pour les étoiles et la destinée.

Richard Rollin n'avait heureusement rien d'un gourou. Son charme devait lui valoir la possibilité de conquêtes faciles mais il ne semblait pas être le genre de personnes à en profiter. Tout respirait en lui la droiture, la sérénité et l'humanisme. Heureusement que de telles personnes existaient.

- Chaque passage du point vernal entre le début et la fin d'une constellation définit une ère astrologique du même nom. Comme je vous l'ai dit, cela correspond à une durée d'un peu plus de deux mille ans. C'est ainsi que, depuis la sédentarisation de l'Homme il y a environ dix mille ans, se sont enchaînées cinq ères. La plus ancienne d'entre elles est celle du Lion, autrefois assimilé au Soleil. Elle correspond justement à la fin des grandes glaciations et aux peintures rupestres chamaniques les plus créatives. Vient ensuite l'ère du Cancer, le crabe qui porte sa carapace et qui naît de l'eau. Les humains n'habitent plus dans les grottes humides, ils construisent des maisons et sortent ainsi symboliquement hors des entrailles de la terre. La sortie de l'eau symbolise la maternité et les figurines montrant des femmes enceintes se multiplient.

La sœur qui fantasmait sur Rollin chuchota à nouveau quelque chose que Safiya n'entendit pas mais qui fit pouffer sa voisine.

- Après la maternité, les Jumeaux. Ils apparaissent dans toutes les traditions les plus anciennes. Les plus connus sont Isis et Osiris mais il y en a bien d'autres. Ils représentent l'évolution, l'intelligence, la curiosité pour le monde. C'est lors de cette ère qu'a été inventée l'écriture et que sont nées la médecine, les formes évoluées d'artisanat, les premières explorations maritimes et vraisemblablement la roue.

Il but à nouveau un peu d'eau.

² Voir *Les neuf sœurs*.

- L'ère du Taureau commença il y a six mille ans. Grâce au développement de l'écriture, on en sait beaucoup plus sur elle que sur les précédentes. En Égypte, Isis la déesse-mère mis au monde un taureau. Hathor, l'épouse de son fils Horus, était représentée avec des cornes. Le dieu-soleil Râ choisit le bœuf Apis comme emblème pour le pays. Au cœur de la Méditerranée, les îles minoennes virent le Minotaure hanter le labyrinthe de Cnossos en Crète et la tauromachie naître à Santorin. En Mésopotamie, après avoir failli disparaître, le dieu Ormuzd reprit force pour combattre Ahriman sous sa forme taurique. Et le culte de Mithra apparut.

Une sonnerie de portable joua fort à propos un air connu de Carmen, ce qui provoqua quelques rires, vite couverts par des « chut ! » offusqués. Le coupable, confus, éteignit son appareil. Rollin ne se formalisa pas et, toujours aussi calme, poursuivit son exposé.

- Mithra, pourtant respectueux de toutes les formes de vie, finit par tuer le Taureau et on peut y voir, entre autres significations, celle du passage de relais à l'ère suivante, celle de Ram, le Bélier. Elle débute en Palestine avec le prophète Ab Ram, ce qui signifie le Père du Bélier. La Genèse raconte que Dieu lui-même le renomma, après lui avoir proposé de forger une alliance : « *On ne t'appellera plus Abram mais ton nom sera Abraham car je te rends père d'une multitude de nations. Je te rendrai fécond à l'infini, je ferai de toi des nations. Et des rois sortiront de toi.* » En hébreu, en effet, Abi Raham signifie « *père de la multitude* ». Le Coran narre une histoire similaire. Il fait aussi d'Ibrahim le père fondateur du peuple arabe. À la demande de Dieu, le grand prophète s'apprête à sacrifier son fils. Mais Dieu le retient et c'est finalement un bélier qui est immolé. Pour les Arabes, ce fils, c'est Ismaël et la tradition de l'aïd el-Kebir le célèbre encore aujourd'hui. Pour les Juifs, c'est Isaac, nom qui signifie le rire, et le jour du sacrifice est depuis célébré comme le premier jour de l'année. En Égypte règne une dynastie de onze pharaons, tous nommés Ram Essou, que les Grecs appelèrent Ramsès. Amon, le dieu primordial, fut statufié en bélier.

Safiya nota mentalement de reparler de tout cela avec son père, qui était à la fois égyptologue et franc-maçon³.

- Du bélier divinisé à l'agneau de Dieu, il n'y a qu'un pas. L'ère suivante, celle des Poissons, commence aux environs de la naissance supposée du Christ. Une religion va prendre le pas sur toutes les autres. Jésus naît de la Vierge, le signe directement à l'opposé des

³ Voir *La femme primordiale* et *Le septième livre*.

Poissons dans le zodiaque. Le premier symbole de reconnaissance des chrétiens est le poisson, que l'on retrouve sur de multiples bas-reliefs, gravures, vitraux, stèles, etc. Le bénitier lui-même est un symbole aquatique évident. Le poisson incarne également le puritanisme et la froideur vis-à-vis des plaisirs de la vie, des idées qui vont être longtemps prépondérantes dans le christianisme. Et finalement, le poisson occupe, en tant qu'aliment, une place particulière dans la tradition chrétienne. Vous vous dites peut-être que chaque ère durant environ deux mille ans, nous sommes sur le point de passer à la suivante. C'est exact mais il nous reste encore plusieurs siècles avant de nous retrouver dans celle du Verseau. On peut cependant déjà voir des signes annonciateurs de la transition qui se prépare, comme le développement considérable de l'humanisme et la prise de conscience écologique intimement liée à la perception croissante des liens qui nous unissent à toutes les formes de vie. Il s'agit là de la notion d'interdépendance, l'un des piliers fondateurs du bouddhisme dont la diffusion dans les sociétés occidentales est un phénomène récent, d'à peine quelques dizaines d'années. Après des millénaires de religions qui ont donné aux dieux le pouvoir de créer les hommes, celle-ci est la première qui donne aux hommes le pouvoir de devenir dieu.

Chapitre 4

Sous-sol

*Au-delà du bien faire et du mal faire existe un espace.
C'est là que je te rencontrerai.*

Djalal al-dîn Rûmi

Johan raccrocha son téléphone. L'idée lui plaisait bien. Il n'avait plus aucun boulot en cours depuis des semaines et rien de prévu avant au moins dix jours, cela lui changerait un peu les idées.

Son copain Lionel venait de lui proposer de l'accompagner pour une installation informatique chez un particulier richissime, dont la maison immense, lui avait-il dit, valait vraiment le coup d'œil.

Le lendemain, sous un ciel radieux, ils prenaient la route de Cassis, dans la camionnette chargée de matériel et de rouleaux de câbles. Ils arrivèrent une heure plus tard au niveau de la calanque au fond de laquelle se nichait le célèbre petit port.

Ils prirent une petite route qui serpentait sur les hauteurs, vers l'ouest, en contournant le parc naturel réservé aux promeneurs, puis arrivèrent à une presqu'île de forme oblongue orientée nord-sud, dont l'accès était protégé par des hauts murs et un énorme portail.

Lionel descendit du véhicule et alla sonner, suivi du regard par deux caméras de surveillance qui convergèrent vers lui. Il se présenta à l'interphone et se réinstalla au volant. Les vantaux en fer forgé s'ouvrirent lentement.

Ils roulèrent environ cinq cents mètres à travers la garrigue et atteignirent enfin une énorme bâtisse en pierre accrochée à flanc de falaise tout au bout du promontoire. Un terre-plein recouvert de gravier fin s'étendait devant la façade.

Lionel s'arrêta juste devant la porte principale, où un homme les attendait. Deux Lamborghini noires étaient garées sur le côté, à l'ombre d'un grand pin parasol. Même à l'arrêt, elles semblaient prêtes à bondir.

- Tu as vu ça ? dit Lionel à mi-voix en commençant à décharger. Une Miura et une Murcielago ! Tu te rends compte ?

- Euh... Je n'y connais pas grand-chose, je dois dire.

- La Miura date des années 70, mais elle n'a pas pris une ride. Cette bagnole était largement plus puissante que la meilleure des Formules 1 de l'époque quand elle est sortie. Par contre, la Murcielago est toute récente. Un monstre de moteur, 670 chevaux, rien que ça. Mais ce qui est drôle, c'est que les deux modèles désignent des races d'animaux qui proviennent l'une de l'autre.

- C'est quoi, comme animal, un Miura ?

- En fait, c'est le nom d'un élevage de taureaux en Espagne, près de Séville. Ils sont réputés pour leur agressivité et leur fougue dans les corridas.

- Ah ben voilà, tout s'explique, c'est ton côté aficionado qui ressort !

- Parfaitement ! Je sais que tu n'aimes pas trop les corridas, mais moi, c'est l'une de mes passions. T'inquiète pas, je ne vais pas t'assommer encore une fois avec ça. En plus, ça devrait te faire plaisir, les Miura ont souvent battu leur adversaire humain et ont été graciés. C'est un Miura qui a tué le légendaire Manolete et un autre qui a mis fin à la carrière de Nimeño II, tu sais, le torero dont la statue se dresse près des arènes de Nîmes. Quant à Murcielago, ça veut dire chauve-souris en espagnol. Mais c'est aussi une race de taureaux et pas n'importe laquelle : c'est à partir d'un Murcielago gracié et offert à Antonio Miura au 19^e siècle que sont descendues des générations de taureaux de cet élevage.

- Ta culture taurine m'impressionne. Et pourquoi ces bagnoles portent-elles des noms de taureau ?

- Ben, pour des Lamborghini, c'est normal. Le taureau, c'est le symbole de la marque. Ferruccio Lamborghini, le fondateur de l'entreprise et le concepteur des premiers modèles, était fou de taureaux de combat. D'ailleurs, il y a aussi un modèle qui s'appelle Gallardo, une autre race de taureaux de combat. Tiens, aide-moi à transporter tout ça à l'intérieur.

L'homme sur le seuil n'avait pas prononcé un mot ni fait le moindre geste donnant à penser qu'il pourrait leur donner un coup de main. Le visage inexpressif, il portait une chemise et un pantalon noirs. Lorsque Johan et Lionel s'avancèrent avec leurs caisses dans les bras, il leur tourna le dos et pénétra dans la maison. Ils lui emboîtèrent le pas.

L'entrée donnait sur un vaste hall plongé dans la pénombre. Les fenêtres ne manquaient pas mais elles étaient occultées par des rideaux, qui ne laissaient passer qu'une faible lueur. Au fond, un double escalier en pierre monumental desservait l'étage, en dessinant deux courbes symétriques gracieuses et imposantes à la fois.

L'homme, suivi des deux visiteurs, obliqua sur la gauche, poussa une porte, descendit quelques marches et parcourut une enfilade de couloirs, éclairés de néons.

Ils arrivèrent à la pièce climatisée qui servait de local informatique où Lionel avait commencé à travailler depuis deux jours. Une armoire métallique contenait un gros serveur, un switch 24 voies à haut débit, une baie de brassage, un onduleur et une borne wi-fi, le tout monté en rack.

De nombreux fils étaient déjà connectés. Il restait encore à faire passer des centaines de mètres de câbles dans des gaines techniques qui couraient au plafond du sous-sol.

Une fois seuls, Johan s'adressa à Lionel :

- Putain, mais c'est dingue, ici ! On dirait une installation d'entreprise ! Tu es sûr que c'est un particulier qui a besoin de tout ça ?

- Déjà, ce n'est pas un particulier, mais une particulière. Une duchesse ou une comtesse, je ne sais plus trop.

- Hé ben ! Elle est plutôt branchée haute technologie, ta rombière.

- Rombière, pas vraiment. Je l'ai entraperçue hier soir, au moment où je repartais. Figure-toi qu'elle ne sort jamais de chez elle avant la nuit. Elle ne supporte pas la lumière du soleil, c'est pour ça que les rideaux sont tout le temps tirés, ici. Elle doit avoir autour de vingt-cinq ans et elle est sacrément canon, tu peux me croire. Elle fait beaucoup plus top-modèle que vieille peau fin de race.

- Vingt-cinq ans et elle a... tout ça ? Le terrain de je ne sais pas combien d'hectares, la baraque de rêve, les voitures de sport, sans parler de tout le matos que tu lui installes, elle doit être sacrément blindée de thunes !

- Plus encore que tu ne crois. Beaucoup plus. Des maisons comme celle-là, elle en a plusieurs autres. Pour le peu que je sais, elle descend d'une vieille famille et elle s'est retrouvée à la tête d'un héritage maousse.

- Une vieille famille ? Comment elle s'appelle ?

- Brix. Lisa Brix.

- Ça ne sonne pas très noble, ça, comme nom. Et d'où ça peut bien provenir ?

- Aucune idée. Peut-être qu'elle a un nom à rallonge mais qu'elle ne me l'a pas donné en entier.

- Ouais, possible. J'avais un copain, au lycée, c'était pareil. Il disait à tout le monde qu'il s'appelait Philippe Patre. Il avait de longs cheveux bouclés avec une barbe naissante

permanente, il s'habillait en jeans et gros pulls, il faisait partie de la Gauche Prolétarienne et il était toujours le premier à lancer des projets de manifs ou de grèves. Un jour, j'ai appris complètement par hasard qu'en fait, son vrai nom, c'était Philippe Odilon Patre-Nôtre de Rohan Cahuzac. C'est sûr que ça sonnait beaucoup moins gauchiste, pour le coup.

Pendant qu'ils bavardaient, les deux hommes tiraient des câbles pour les mettre en place dans les gaines. Ils travaillèrent pendant deux heures puis vint le moment de faire les branchements.

- Merde, dit Lionel, j'ai oublié le testeur dans la camionnette. Il est dans la boîte à gants. Tu veux bien aller me le chercher pendant que je finis de poser ça ?

Johan revint sans difficulté jusqu'au local technique – il suffisait de suivre les fils – puis rejoignit l'escalier et le hall désert, où il régnait un silence total.

Il jeta un coup d'œil circulaire et repéra aussitôt plusieurs petits points lumineux rouges à divers endroits en hauteur. Il y avait des caméras de surveillance partout.

Il sortit sur le perron, cligna des yeux à cause du soleil, alla prendre le testeur et refit le trajet inverse jusqu'au bas de l'escalier. Il y avait un gros interrupteur. Johan l'actionna. Le couloir face à lui s'éteignit.

Aucun petit point rouge n'apparut. Le couloir n'était pas filmé.

Il entendit au loin un juron poussé par Lionel. Il ralluma, alla le rejoindre, s'excusa d'avoir tout éteint par erreur, lui donna le testeur et fit quelques pas de plus.

Une grosse porte face à lui l'intriguait. Elle semblait avoir des siècles. Il essaya de la pousser mais elle ne bougea pas d'un millimètre.

Il prit une lampe-torche dans la caisse à outils et, après l'avoir allumée, la posa sur le sol au pied de la porte qui ne jointait pas. Collant son œil contre le trou de la serrure, il tenta de distinguer ce qui se trouvait de l'autre côté.

Dans la lumière rasante, il vit une salle voûtée, large de quatre ou cinq mètres et profonde d'une bonne quinzaine. De part et d'autre, deux banquettes de pierre longeaient les murs et se perdaient dans la pénombre du fond de la pièce. L'ensemble semblait incroyablement ancien.

Johan refit mentalement le chemin qui conduisait du perron jusqu'à l'endroit où il se trouvait. Il devait être vers le centre de la demeure, sous le double escalier. Peut-être la maison avait-elle été construite là, juste pour recouvrir ces vestiges ? Rien de surprenant à cela, il s'agissait d'une pratique plutôt courante depuis toujours.

Son acuité visuelle s'améliorait de seconde en seconde en s'accoutumant à la faible luminosité projetée par la lampe. Un relief à peine perceptible se détachait du mur du fond. Un autel ? Il patienta encore un peu.

Oui, il s'agissait bien d'un autel. Quelque chose de plus noir était posé dessus. Johan essaya de bouger un peu la lampe pour mieux détourner la silhouette indéterminée. Il avait l'impression que son œil allait s'exorbiter tellement il forçait pour distinguer quoi que ce soit.

- Putain, mais qu'est-ce que tu fous ?

Il sursauta violemment, comme un enfant pris en faute en train d'épier par le trou de la serrure sa voisine trop jolie en train de prendre une douche.

Lionel se tenait debout à côté de lui. Johan se reprit et lui dit :

- Il faut que tu voies ça.

Il lui céda la place. Lionel s'agenouilla, colla à son tour un œil contre la serrure et resta un moment silencieux à essayer de comprendre ce qu'il voyait.

- Oui, bon, et alors... Une vieille crypte, la belle affaire.
- Attends, regarde au fond. C'est quoi, ce truc, d'après toi ?
- Quoi, au fond ? J'y vois que dalle, c'est trop sombre.
- Et si je bouge la lampe comme ça ?

Johan se mit à faire osciller le faisceau de droite à gauche. Une ombre vague dansa à l'autre bout de la salle mystérieuse.

- Oh putain ! Quelle horreur !

Lionel eut un mouvement de recul et se retrouva sur le dos, une expression de dégoût et de perplexité sur le visage. Johan l'aida à se relever.

- Qu'est-ce que tu as vu ?
- Un... une... une tête... une tête de taureau... une vraie tête, coupée...
- Une tête de taureau ? Mais... attends, c'est pas possible ! Laisse-moi regarder.

Cette fois, il la voyait.

Elle était penchée sur le côté, les globes oculaires renvoyant les reflets de la torche. Les cornes étaient immenses.

- Je... je sais ce que c'est, reprit Lionel. Il est facile à reconnaître, avec la forme de son crâne et celle de ses cornes. C'est un Miura.

Depuis quand était-elle là ?

Aucun relent de putréfaction.

Soit il s'agissait d'un trophée empaillé depuis longtemps, soit d'une mutilation ne datant que de quelques heures au plus.

Johan colla son nez contre l'orifice et huma l'air à plusieurs reprises.

Il reconnut sans difficulté l'odeur fauve du sang.

Chapitre 5

Culte

On ne fuit jamais assez loin et on ne se fuit jamais assez longtemps. Car toujours vous rejoint l'inadmissible.

Victor-Lévy Beaulieu

Les deux hommes étaient partis aussitôt qu'ils l'avaient pu. Ce fut Johan qui rompit le silence sur la route du retour.

- Je peux te poser une question personnelle ?

- Vas-y.

- Tu aimes la corrida. Tu trouves agréable de regarder un taureau recevoir des coups de piques, se faire planter des banderilles, s'épuiser en perdant son sang et finalement, être mis à mort. Alors, comment ça se fait que tu aies été autant dégoûté en apercevant cette tête de taureau dans la crypte ?

- Mais ça n'a rien à voir !

- Explique-moi ça.

- Tu ne peux pas comparer une corrida à ce... cette horreur ! La corrida, c'est une fête, un spectacle ! Il y a tout un rituel, très codifié, on est des milliers, il fait beau, il y a la musique, les cris de joie, les olé. Et puis, un matador qui enchaîne toutes ses passes, c'est une chorégraphie, un art ! Quand il porte enfin l'estocade, tout le monde se lève et applaudit. C'est une ferveur incroyable, que tu devrais essayer de venir vivre avec moi, au moins une fois, pour te rendre compte.

- C'est ça, crois-le. Et ensuite, le taureau meurt dans une mare de sang, c'est bien ça ?

- Ben oui, mais ce n'est pas ça qui compte ! Il s'est battu avec vaillance ! C'est une fin magnifique, pour lui !

- Je ne suis pas sûr qu'il en pense la même chose mais passons. Ce n'est pas là où je veux en venir. Donc, le taureau meurt, tué par le matador après avoir été longuement « travaillé » par les autres mecs dans l'arène, on est d'accord ?

- Euh, oui. Et ?

- Et alors, pourquoi la vue d'une tête de taureau fraîchement tué t'a-t-elle mis dans cet état ? Peut-être que lui aussi, il a montré sa bravoure avant de mourir, comme tu dis.

- Ah ça, ça m'étonnerait, vu que des corridas dans le coin, il n'y en a pas. S'il y avait des arènes près de Cassis, ça se saurait.

- C'est peut-être une corrida qui a eu lieu hier, quelque part vers Arles ou Istres ?

- Non, ce n'est absolument pas la saison. Je t'assure qu'il n'y en a eu aucune dans la région. Et vu que cette tête n'était pas là hier, sinon aujourd'hui ça aurait schlingué grave, c'est qu'elle a été mise en place dans la nuit. Or, des corridas, c'est jamais la nuit.

- Bon, admettons, il n'est pas mort dans une corrida. Et alors ? Ça change quoi ? Il s'est fait zigouiller et ensuite, on lui a découpé la tête. En quoi tu trouves ça plus affreux qu'un taureau tué à la fin d'une corrida et débité ensuite en morceaux pour les restaus des alentours ?

- Ouais, c'est pas faux... Mais bon, là, sur le coup, je ne m'y attendais pas du tout et ça m'a fait un choc. C'est normal, non ?

- Là, je suis bien d'accord ! Ça fait un choc de voir une tête coupée de taureau au fond d'une cave fermée à clé, dans une maison privée ! Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ça te semble si beau quand il se fait transpercer par des piques et achever par une épée, en plein jour, sous les yeux de dix mille personnes ?

- Hé, ho ! Tu bouffes de la viande, non ? Tu crois que c'est mieux, ce qui est arrivé au bœuf qui s'est fait trucidé dans un abattoir avant d'arriver dans ton assiette ? Dans la corrida, le taureau, il a eu sa chance et il s'est battu jusqu'au bout !

- Oh oui, quelle chance, tu parles ! Subir une torture interminable avant de connaître une mort certaine, vraiment, on l'envie !

- Tu noircis les choses. Tu ne comprends pas tout ce qu'il y a de noble, dans ce face à face de l'homme et de la bête.

- Je vais te dire : une demi-douzaine de mecs qui se relaient pour le lacérer de toute part jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus avant d'être achevé, non, je ne vois pas la noblesse de tout ça, j'avoue. Et pour la viande que je bouffe comme toi, la différence, c'est que personne n'a trouvé noble, comme tu dis, de venir assister en se marrant à la mise à mort des bœufs qui nous nourrissent, pas plus que personne n'a trouvé décevant que ces animaux n'aient pas été longuement suppliciés en public avant d'être abattus.

- Putain, tu piges vraiment rien.

- C'est toi qui ne piges rien. Merde, pourquoi les gens ne se contenteraient pas de courir à ses côtés pour lui accrocher des rubans, comme dans les courses taurines à travers les rues ? Il faut absolument le vider de son sang pour que ça vous excite ?

Lionel se renfrogna et ne répondit rien. Ils roulèrent pendant une bonne dizaine de minutes avant qu'il ne reprenne la parole.

- D'après toi, il s'est passé quoi pour qu'elle soit arrivée là, cette tête ?
 - J'ai pensé à plein de possibilités, mais aucune ne m'a l'air d'avoir le moindre sens.
 - Vas-y, dis quand même.
 - Alors, voyons... Le cuisinier perso de Madame vient débiter sa viande dans cette pièce pour préparer le repas du soir et il a oublié de jeter la tête avant d'aller se coucher.
 - Pas mal. Je n'y crois pas, hein, mais c'est bien trouvé. Sinon ?
 - Ta cliente fait une fixette sur les taureaux, d'où les Lamborghini. Elle en a toute une collec' d'empaillés dans ses salons privés et là, le taxidermiste n'a pas eu le temps de terminer un arrivage tout frais.
 - Mouais. Sympa. Autre chose ?
 - Elle est zoophile et très jalouse. Elle a surpris son taureau favori en compagnie d'une vachette plus jeune qu'elle. Elle l'a fait exécuter pour se venger.
 - T'es con.
- Ils éclatèrent de rire.
- Sérieux, t'as pas une hypothèse plus vraisemblable ?
 - Le cercle des taureaux disparus ? Un jeu de piste foireux entre vieux nobles dégénérés ? Un culte satanique ? Une blague pour faire peur à un de ses potes ? Tiens, au fait, ça vaut dans les combien, un Miura ?
 - Tout dépend de son âge, de sa taille, tout ça. Mais ça peut aller chercher dans les dizaines de milliers d'euros.
 - Ah quand même. Ça commence à faire cher la blague.
 - Je ne crois pas qu'elle ait trop de problèmes de fric, la p'tite dame.
 - En tout cas, elle a un sacré grain.
 - Oui, je crains qu'elle n'ait plus toute sa tête.
 - Il faudrait qu'elle se ressaisisse, qu'elle prenne le taureau par les cornes.
- Ils rirent. Mais pas tellement.

Pourquoi cette tête était-elle vraiment là ? Et pourquoi justement une variété de taureau réputé pour sa dangerosité par les meilleurs matadors du monde ?

De retour chez lui, Johan s'installa devant son PC. Il fouilla un peu les sites d'infos pour voir si quoi que ce soit avait trait à des taureaux. Lionel avait raison : aucune corrida dans la région à cette période de l'année. Pourtant, si vraiment la tête était celle d'un Miura, il devait y avoir un rapport, même lointain, avec la tauromachie. Il ne pouvait s'agir d'un hasard.

Il parcourut un article qui racontait les origines de la corrida. Contrairement à ce que prétendaient les aficionados, il ne s'agissait en rien d'une tradition ancestrale. Elle remontait à un siècle et demi à peine.

Auparavant, il existait des courses de taureaux mais elles se déroulaient de façon très différente et autrement plus barbare, puisque c'était à la foule d'achever le taureau à la sortie de l'arène, lorsque les toréadors avaient fini de le harceler à coups de piques.

Quant aux prétendues origines antiques, rien ne les étayait à part que le dieu Mithra avait symboliquement sacrifié un taureau pour fertiliser la terre. Mais cela ressemblait beaucoup plus à la simple mise à mort d'une bête comme cela devait se faire à l'époque pour s'en nourrir qu'à un supplice ritualisé interminable sous couvert de combat et d'honneur.

Par pure curiosité, Johan chercha à creuser un peu plus sur cette divinité dont il avait déjà entendu parler au cours de conversations avec son beau-père archéologue, mais dont il ne savait quasiment rien.

Lorsqu'il tomba sur la photo d'un mithraeum, il resta bouche bée.

La crypte sous la demeure de Lisa Brix en était l'exacte reproduction.

La tête du taureau était bien là en raison d'un culte, rendu non pas à Satan mais à un dieu oublié de tous.

De presque tous.

Qui était Lisa Brix ?

À cette question, il ne trouva aucune réponse.

Chapitre 6

Paseo

Quand l'heure du combat a sonné, un alguazil à cheval, chapeau à plumes sur la tête, revêtu d'un costume noir du Moyen-âge, entre dans le cirque et s'avance devant l'autorité [...]. Il demande la clef du toril où se trouvent les taureaux. La clef est attachée à un grand nœud de ruban. Lorsque le président la lui jette, il doit la recueillir avant qu'elle ne tombe à terre. Il la donne ensuite à un gardon de service ou à un chulo qui va ouvrir le toril.

Robert Bérard

Johan raconta à Safiya ce qui s'était passé. Loin d'être effrayée ou dégoûtée, elle trouva cela passionnant.

En tant que franc-maçonne, elle était familière de la symbolique de la grotte – naturelle ou artificielle – utilisée comme temple souterrain, métaphore de la richesse que chaque être peut trouver au fond de lui. Les valeurs du mithraïsme telles que l'amitié et la loyauté, le fait qu'il s'agissait d'un culte à mystères et que les adeptes aient des niveaux d'initiation successifs à franchir, la disposition même des banquettes et de l'autel dans un mithraeum, tout cela présentait des analogies fascinantes avec la franc-maçonnerie sous bien des aspects. Plus de mille ans séparaient pourtant la naissance de cette dernière et la disparition du culte antique.

Le fait que les voûtes de certains mithraeums représentent des ciels étoilés suggérait un lien avec l'astrologie. Après la conférence à laquelle elle avait assisté, Safiya n'avait qu'une envie : aller visiter elle-même le temple qui se nichait sous la demeure de Lisa Brix.

- Hein ? Et comment ? En pénétrant dans sa propriété par effraction ?
- Oh, tout de suite les grands mots ! Pourquoi par effraction ? Ce serait plus simple qu'on y retourne avec Lionel, non ?
- Ben voyons ! Il va être fou de joie ! Et une fois dans les sous-sols, on force la serrure, on rentre dans le mithraeum, on prend plein de photos et on se barre après avoir refermé bien proprement, c'est ça ?
- Génial ! J'adore ce plan !
- Je déconnais.
- Ah ? Pourtant, c'est bien, comme idée.
- Safiya, on n'a pas le droit de pénétrer dans une pièce chez des gens en crochetant une serrure. C'est interdit.

- Oui, je sais bien, mais là, personne ne nous verra. Et puis bon, je suis en vacances depuis une semaine, les enfants sont chez mon père jusqu'à la fin du mois, je tourne en rond, moi, pendant que tu t'amuses avec ton pote !

- Tu es vraiment incorrigible ! Déjà que tu ne peux pas t'empêcher de passer par-dessus les clôtures de n'importe quel terrain près duquel on passe, maintenant tu veux carrément visiter les caves d'une maison habitée avec des caméras partout !

- Tu m'as dit toi-même qu'il n'y avait pas de caméra de surveillance en bas et que vous étiez tout seuls pour bosser, sans personne sur votre dos. Lionel pourra faire le guet, il n'y a aucun risque. Et puis, on ne va rien voler, on veut juste regarder. Ensuite, on referme et c'est cool. Personne ne saura jamais qu'on y a mis les pieds.

- C'est du délire !

- Johan, on ne peut pas laisser passer une chance pareille ! Enfin, tu te rends compte ? Un mithraeum ! On n'en connaît que quelques-uns en France et là, tu viens de tomber sur un dont personne n'a jamais entendu parler à une heure de route de chez nous ! Allez ! Dis-moi oui ! Sinon, j'y vais toute seule. Et tu sais que j'en suis capable.

- Et merde...

- Oh merci, merci, merci ! Tu es un amour !

Lionel fut beaucoup plus difficile à convaincre que Johan. Mais, tout comme lui, il finit par céder à son tour. Quand Safiyya voulait quelque chose, elle ne lâchait jamais le morceau avant d'avoir obtenu satisfaction.

Lorsqu'ils arrivèrent en camionnette devant l'imposante façade à nouveau, les deux Lamborghini étaient toujours là mais dans une position différente. La Murcielago avait dû rouler dans la nuit, elle était rangée de travers et avait laissé deux larges griffures rageuses dans le gravier avant de s'arrêter à quelques centimètres de la Miura.

Le même homme impassible les attendait sur le seuil. Il ne manifesta aucune surprise visible en voyant que, cette fois, ils étaient trois. Comme la veille, il resta silencieux et s'éclipsa aussitôt qu'ils prirent l'escalier. De toute évidence, sa seule mission était de veiller à ce qu'ils n'aillent pas ailleurs que là où ils étaient censés aller.

Ils atteignirent le local technique sans échanger un mot et firent mine de s'affairer près de l'armoire. Au bout de deux minutes, Safiya jeta un coup d'œil dans le couloir à droite et à gauche. Pas un chat.

Elle chuchota à Johan :

- C'est bon, on peut y aller. Alors, il est où, ce mithraeum ?

Il n'essaya pas de la retenir une dernière fois. Il savait que c'était peine perdue. Il se contenta de hausser les épaules, fataliste, et répondit à mi-voix :

- Suis-moi, c'est tout près. Lionel ? Tu surveilles nos arrières ?

- Putain, je le sens pas, je le sens pas, maugréa ce dernier.

Il regarda nerveusement en direction de l'escalier par lequel ils étaient arrivés. Les néons ne laissaient aucune zone d'ombre mais cela ne retirait rien à son angoisse.

Le couple fut devant la lourde porte en quelques secondes. Safiya tenait la lampe-torche et Johan, un bout de fil de fer rigide dont il comptait se servir pour ouvrir le verrou. Il n'en eut pas besoin.

Ils échangèrent un regard, stupéfaits.

Une grosse clé attachée par une cordelette était suspendue à un clou, sur l'un des montants.

- C'est quoi, ce plan ? dit Johan en sentant une sueur froide lui couler dans le dos.

- Euh... Peut-être qu'ils sont venus chercher la tête du taureau et qu'ils ont laissé la clé posée là ?

- Tu n'as pas l'impression que c'est un peu trop facile ? Ça pue le piège.

- Hé, du calme, pas de parano. Comment veux-tu qu'ils sachent qu'on avait l'intention de revenir visiter leur crypte ?

- Mouais... N'empêche, c'est bizarre.

- Mais non. Écoute, on voulait ouvrir cette porte et là, on a la clé. Alors, rentrons.

Et d'un geste décidé, elle l'attrapa, la glissa dans la serrure et la fit tourner. Le mécanisme devait être bien huilé, il ne fit pas un grincement. Elle alluma la torche et poussa la porte, qui s'ouvrit sans effort malgré sa taille respectable.

Ils restèrent quelques instants immobiles sur le seuil, pendant que Safiya balayait lentement la pièce du faisceau lumineux.

La première chose que Johan remarqua fut la disparition de la tête de taureau. Il préférait autant. Safiya devait avoir vu juste : quelqu'un était effectivement venu pour la prendre et avait laissé la clé en repartant.

Ils s'avancèrent lentement dans le temple antique. Safiya éclaira le plafond. Elle gloussa de joie. Il était peint, comme elle l'espérait. Des constellations s'étalaient sur la voûte et elle en identifia plusieurs sans peine. Leur dessin semblait subtilement différent de celui qu'elle leur connaissait. Était-ce dû à un manque de précision de l'artiste qui les avait représentées ? Ou au fait qu'il s'agissait de l'aspect qu'elles avaient eu deux ou trois mille ans plus tôt ?

Ils atteignirent l'autel au fond de la pièce. Il était immaculé. Pas une trace de sang, aucun indice de ce qui s'y était trouvé quelques heures plus tôt, rien.

Johan se tourna pour appeler Lionel et lui dire de venir les rejoindre. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il vit. Ou plutôt, ce qu'il ne voyait plus.

Le couloir venait de s'éteindre.

Il y eut un bruit sourd et un gémissement étouffé.

Safiya fit volte-face à son tour en l'entendant.

Johan courut vers la porte, mais trop tard. Elle se referma brutalement. Le cliquetis du verrou résonna. Il s'écrasa de toutes ses forces contre le vantail, qui resta aussi rigide qu'un mur de béton.

Ils étaient prisonniers.

Des pas s'éloignèrent.

Le son lointain de la porte en haut des marches qui se fermait leur parvint, à peine perceptible.

Johan enlaça Safiya et ils s'assirent sur le banc de pierre le plus proche.

Chapitre 7

Héritité

*Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé*

Alphonse de Lamartine

Le couloir du sous-sol s'alluma. Johan et Safiya virent la lumière jaillir sous la porte. Ils se levèrent et lui firent face. Des pas résonnèrent. Le claquement de la serrure en train de jouer fut suivi de l'ouverture du battant.

Les silhouettes de deux hommes aux formes massives apparurent à contre-jour.

- Veuillez nous suivre.

Safiya prit Johan par la main et, après une brève hésitation, ils s'avancèrent. Au moins, déjà, ils ne seraient plus enfermés dans la crypte et, de toute façon, avec leur allure d'armoires à glace, les types n'avaient pas l'air très ouverts au dialogue.

Allaient-ils être purement et simplement jetés dehors après une bonne engueulade ? Ils échangèrent un regard. Après tout, c'était le plus probable. Ils s'étaient comportés comme des gamins, mais rien de grave n'avait eu lieu à part le fait de pénétrer dans une pièce dont ils n'avaient, d'ailleurs, même pas forcé l'entrée puisque la clé était là, en pleine vue.

Johan pressa deux fois la main de Safiya pour la rassurer. Le petit groupe arriva près de l'escalier. Ils montèrent les marches, atteignirent le hall. Mais, au lieu de continuer vers la porte d'entrée, les hommes de main aux visages sinistres leur firent signe de monter au premier puis de pénétrer dans un petit salon aux murs chargés de portraits anciens.

- Mademoiselle Brix voudrait vous parler et vous demande de patienter un peu. Une collation va vous être servie.

Ils s'éclipsèrent. Une jeune femme entra aussitôt, poussant une table roulante avec, sur le plateau du haut, deux plats recouverts de cloches en argent et sur celui du bas, une corbeille de fruits, une carafe de vin et une d'eau. Elle disposa le tout sur un guéridon recouvert d'une nappe et sortit à son tour.

- Alors là, c'est l'hallu, dit Safiya avec un grand sourire.

- Mademoiselle Brix sait recevoir, ajouta Johan en s'asseyant sans plus attendre. J'ai une faim de loup, ça doit bien faire quatre ou cinq plombs qu'on croupissait dans cette cave. Je dirais même qu'il est au moins 15 heures.

- Ton estomac est une vraie horloge de précision.

Il souleva les cloches, libérant un fumet délicieux. Des steaks appétissants étaient harmonieusement entourés de légumes variés. Ils commencèrent à manger.

- Cette viande est fondante à souhait ! s'exclama Johan. Je me demande comment le cuisinier a préparé ça pour arriver à ce résultat.

- C'est curieux, je ne suis pas très sûre de ce que c'est. Ce n'est pas le goût habituel du bœuf.

- Si ça se trouve, on est en train de se régaler avec les restes du taureau dont on a vu la tête.

- Oui, après tout, peut-être que tu as vu juste en t'imaginant que cette cave pourrait être une simple remise pour les cuisines de Madame. Quand je pense à tous les autres trucs foireux qu'on a imaginés... Tu me sers un peu de vin ?

- Avec plaisir, goûte-moi ça. Un nectar !

- Mmmmh... Vraiment génial. Tu crois qu'on pourra demander de quel cru il s'agit ?

- Pourquoi pas, oui. Dès que la nana qui nous a servis revient pour débarrasser, on lui pose la question. Mais bon, ça m'étonnerait qu'on puisse s'en payer du pareil, c'est sûrement un truc hors d'âge d'un vignoble hyper sélect. Peut-être même une vigne privée, va savoir. D'après toi, c'est quoi, tous ces portraits ?

- Les ancêtres de la maîtresse de maison, je suppose. Tiens, regarde, ça doit être elle, là. Les vêtements qu'elle porte sont de notre époque. Waow, c'est vrai qu'elle est vraiment très sexy, malgré sa peau trop blanche. C'est dingue, tu as vu son visage ? Elle te ressemble comme une sœur !

- Tu trouves ? Elle a un teint de cadavre.

- D'accord, mais si tu l'imagines bronzée...

- Mouais, peut-être. Certains de ses aïeux, par contre, ont vraiment une sale tête.

- Oui, je n'aurais pas aimé les croiser dans une rue sombre. Ni même dans une rue bien éclairée, d'ailleurs. Tu as remarqué ? Il y en a plusieurs qui ont la peau aussi blanche qu'elle, alors que d'autres sont nettement plus pigmentés.

- Le type, là-bas, il me rappelle quelqu'un avec son air de fouine pas commode, sa moustache fournie et ses longs cheveux noirs bouclés. Je suis sûr que je l'ai déjà vu quelque part.

- Bouge pas, j'y vais, il y a peut-être un nom écrit quelque part.

Elle se leva, s'approcha du tableau.

- Bingo ! C'est en bas de la toile, il y a une petite plaque en cuivre gravée, sur le bord du cadre. Attends, c'est pas facile à lire... Oh mon Dieu ! « *Vlad III Basarab 1431 – 1476* » ! Vlad l'Empaleur en personne ! Tu sais ? Le prince sanguinaire qui a donné naissance au mythe de Dracula ! Mon père m'a raconté sa vraie vie⁴, une fois, c'était épouvantable !

- Ah, je me disais bien aussi ! Eh ben ! Elle a des drôles d'ancêtres, notre amie ! Hé, c'est peut-être pour ça qu'elle ne vit que la nuit : c'est une vampire, comme papy Vlad !

- T'es bête. Va falloir que tu trouves mieux pour me faire peur. Une vampire qui roule en Lamborghini et qui se fait installer un super réseau informatique, ça casse un peu le côté gothique, non ?

- Tu ne finis pas ta viande ?

- Oh mais quel goinfre ! Tu as déjà terminé ton plat ?

- Ben tu sais, quand j'ai faim, j'ai faim.

- D'accord, prends ma part. Tu as vu ? Il y a trois portraits de femmes plus petits, juste sous celui de Vlad.

- Ses tendres épouses, je suppose.

- Alors, nous avons ici la charmante Ileana Hunedoara-Nelipic.

- J'espère pour elle qu'elle avait un diminutif.

- Ensuite, Justina Szilagyi... Aucune idée de comment ça se prononce, désolée si j'écorce un peu, hein... Et enfin, dans la catégorie blanc de blanc, Cneajna Báthory.

- Báthory ? Attends, c'est connu, ça. Báthory... Ce n'est pas cette duchesse qui prenait des bains de sang ? Oui, c'est ça. Sauf qu'elle avait un autre prénom, euh, Erzsébet. Oui, oui, voilà, Erzsébet Báthory. Je ne savais pas qu'elle avait un lien avec Dracula. Quelle famille ! Ils devaient s'en raconter des belles, le soir, à la veillée.

- Cette fois, c'est bon, je commence à avoir un petit peu peur. On est vraiment chez une descendante de ces gens-là ?

⁴ Voir *Le septième livre*.

- Faut regarder les autres portraits, on devrait trouver aussi Erzsébet.
- Oui ! Regarde, elle est là ! « *Erzsébet Báthory 1560 – 1614* » ! Johan, il faut qu'on se tire en vitesse, j'ai un mauvais feeling, là. Très, très mauvais !
- T'as raison, ça fait flipper. Au mieux, on est chez une dégénérée et au pire, ça craint un max. La table est excellente mais je pense qu'on ne va pas attendre les cafés. Allez, hop, on est partis.

Il se leva et, en trois enjambées, il rejoignit la porte. Le loquet ne bougea pas d'un millimètre.

- Merde ! Encore enfermés ! Décidément, c'est une manie, ici !

Il entendit un bruit sourd, se retourna.

Safiya était sur le sol, sans connaissance.

Pourquoi la pièce se mettait-elle à tourner ?

Pourquoi ses jambes ne voulaient plus avancer et devenaient toutes molles ? Est-ce qu'il était en train de dormir et d'avoir un de ses cauchemars où on veut courir pour échapper à un danger effroyable mais avec l'impression d'être englué sans pouvoir faire un geste ?

Non, il ne rêvait pas. C'était réel.

- Le vin... la bouffe... on... on a... été... dro... gués... Sa... fi...

Il s'effondra à son tour.

Vers 17 h, Lisa se réveilla, comme chaque jour. Elle adorait l'hiver, qui lui offrait des nuits plus longues. Mais là, c'était l'été et le crépuscule ne se produirait pas avant encore quatre bonnes heures. Dans la pénombre maintenue par les rideaux fermés, son petit-déjeuner l'attendait sur un plateau près du lit. Une télécommande était placée à côté.

Elle s'en saisit, se redressa sur son lit, se cala confortablement avec un gros coussin et alluma l'écran plasma qui lui faisait face. Tout en sirotant son café, elle visionna, avec une curiosité et une excitation croissantes, les enregistrements des multiples caméras de surveillance, pris pendant la journée qui s'achevait.

Elle s'étira voluptueusement avec un grand sourire.

La nuit à venir promettait d'être passionnante.

Chapitre 8

Paso doble

Prends garde à toi

Tu devras faire le bon choix

Ou tu connaîtras

Les feux de l'enfer

Emanuel Schikanader

(Livret de « La reine de la nuit »)

Quand Lionel reprit connaissance, la première sensation qu'il perçut fut une douleur sourde à la nuque. Des images confuses affluèrent à son cerveau.

Juste avant que la lumière du couloir ne s'éteigne, il était tourné vers la crypte pour tenter de distinguer lui aussi ce que Johan et Safiya voyaient. Puis tout avait sombré dans le noir en dehors du faisceau de la lampe qui éclairait l'autel et le mur du fond. Son premier réflexe fut de regarder le plafond, comme si cela pouvait rallumer les néons. L'instant d'après, il recevait un coup violent derrière la tête et s'effondrait au sol.

Un vague souvenir d'avoir été soulevé par les bras et traîné le long du couloir lui revint. Ensuite, il avait rêvé de façon trop incohérente pour en reconstituer le fil.

Il sentit le contact agréable de gros coussins sous son corps. Il n'était donc plus à même le sol.

Qui l'avait frappé ? Comment son agresseur avait-il pu fondre sur lui aussi vite alors que le couloir était désert quelques secondes auparavant ? Avait-il surgi par une porte dérobée ? Mais alors, il devait aussi y avoir des caméras dans le sous-sol, contrairement à ce qu'ils croyaient. Ce qui voulait dire que Johan et lui avaient déjà été observés la veille en train de scruter l'intérieur de la crypte. Et ce qui expliquait que la clé les attendait bien en vue lorsqu'ils étaient revenus avec Safiya. Un bon gros appât pour les piéger. Ils s'étaient fait avoir comme des bleus qu'ils étaient.

Il entrouvrit les yeux.

Il était dans une sorte de petit salon, meublé de fauteuils et de canapés. Il n'avait aucune idée du lieu où il se trouvait, même s'il était sûr d'être quelque part dans la maison de Lisa Brix. Comme dans le hall d'entrée, les fenêtres étaient occultées par des rideaux.

Combien de temps était-il resté sans connaissance ? Il n'avait aucun indice pour le savoir.

Il se redressa à moitié, se massa un peu la nuque. Il fallait qu'il retrouve Johan et Safiya. Mais comment ? Avant tout, il devait sortir de cette pièce. Il n'y avait pas un bruit, peut-être qu'il pourrait regagner discrètement le sous-sol. Ou alors se barrer dehors au plus vite et revenir avec des flics. Sauf que... c'était plutôt lui qu'ils auraient envie d'interroger pour tentative d'intrusion ou quelque chose de ce genre. Surtout avec les caméras qui avaient dû tout filmer.

Merde, ils étaient mal. Bon, ils n'avaient rien piqué, mais quand même.

Il voulut se lever, eut un petit vertige, se rassit, attendit un peu que son malaise se dissipe. Voilà, il était debout. Ça tournait un peu mais c'était supportable.

Il s'approcha d'une fenêtre pour jeter un coup d'œil dehors et se repérer. Lorsqu'il souleva doucement le rideau, la seule chose qu'il vit fut la mer jusqu'à l'horizon et les derniers rougeoiements du coucher du soleil à sa droite. Il était face au sud, donc à l'opposé de l'entrée principale. Au rez-de-chaussée ? Au premier ? Impossible à dire avec sa position à flanc de falaise.

Il allait faire nuit. Comment avait-il pu rester endormi si longtemps ? Lui avait-on fait ingérer un somnifère pendant qu'il était inconscient pour qu'il reste tranquille ? Peut-être même que la propriétaire des lieux avait fait appeler les flics et les séquestrait tous les trois en entendant l'arrivée de la cavalerie.

Quelqu'un frappa à la porte, il sursauta et lui fit face. L'homme qui entra n'était pas de la police. C'était le mec tout lisse qui les avait accueillis sur le seuil. Il était accompagné d'un autre beaucoup moins avenant et manifestement adepte de musculation.

- Auriez-vous l'obligeance de nous suivre, s'il vous plaît ? Mademoiselle Brix aimerait s'entretenir avec vous.

D'une certaine façon, ces mots le rassurèrent. Ils avaient été prononcés d'une voix feutrée, sans aucune agressivité. Bien qu'il ait été estourbi, peut-être d'ailleurs par l'armoire à glace, on était entre gens civilisés et bien élevés. Il allait sans doute se prendre un savon de la maîtresse de maison, avant de se faire virer en tant qu'installateur informatique avec ses deux complices. Une fois dehors, il faudrait que Johan et Safiya lui offrent au minimum un super restau pour réparer au moins en partie les conséquences de cette galère ridicule.

Un peu penaud, il fut conduit par un large couloir recouvert de tapis somptueux jusqu'à une double porte majestueuse. Monsieur Tout Lisse toqua avec délicatesse.

- Entrez.

Encadré de son escorte, Lionel pénétra dans une vaste pièce. Face à eux se tenait Lisa Brix, sa longue chevelure noire tombant en boucles sur ses épaules. Elle était vêtue d'un simple peignoir de soie écarlate qui faisait encore plus ressortir la pâleur de sa peau. Et la perfection de ses formes. Il fut soudain frappé par sa ressemblance avec Safiya, ce qui le troubla.

- Laissez-nous.

Les portes se refermèrent derrière Lionel. Il jugea préférable de ne pas dire un mot tant qu'elle ne lui poserait pas de question. Il concentra toute son attention à ne pas la parcourir du regard, ce qui n'était pas évident avec la tenue minimale qu'elle portait.

Elle, en revanche, ne se gênait pas pour le détailler de haut en bas. Il était plutôt beau mec, visage volontaire, mâchoire carrée, peau bronzée, crâne rasé et barbe de trois jours.

Elle s'approcha de quelques pas, se retrouva à moins d'un mètre de lui, huma son odeur, sentit juste ce qu'il faut de peur et d'excitation.

Il n'osait toujours pas la regarder vraiment, de plus en plus mal à l'aise. Il ne voulait pas la fixer dans les yeux de crainte de paraître la toiser et encore moins baisser le regard maintenant qu'elle était si près, il n'aurait pas pu éviter de loucher sur ses seins superbes dont pas grand-chose n'était caché par le peignoir.

Elle commença à tourner lentement autour de lui, en un simulacre de danse au ralenti. Quand elle fut dans son dos, il eut la sensation dérangeante qu'elle pouvait voir à travers lui tellement il sentait, physiquement, l'intensité avec laquelle elle dardait ses yeux sur lui.

Elle finit son tour, revenant devant lui.

D'un geste nonchalant, elle défit un petit peu la ceinture de son peignoir. Il serra les dents, une érection commençant à forcer sur son pantalon. Il lui était déjà arrivé de fantasmer sur Safiya, sans jamais rien en montrer bien sûr, et cela ajoutait à son excitation. Il déglutit. Elle avait envie de lui ou il se faisait des idées ?

Alors qu'il commençait à évaluer ses chances de se prendre la honte de sa vie ou le pied du siècle s'il tentait de la toucher, elle lui tourna soudainement le dos et partit s'asseoir sur un fauteuil à trois mètres de là.

- Je crois que vous aimez la corrida, dit-elle sur le ton de la conversation comme s'ils venaient de se croiser à une soirée mondaine.

- Que... hein ? Euh, oui, j'adore ça, en effet, mais comment vous le savez ?

- Hier, au sous-sol, quand vous avez aperçu la tête du taureau dans la pénombre, vous avez tout de suite vu que c'était un Miura. Il faut être sacrément connaisseur pour voir cela au premier regard.

- Vous... vous nous avez vus ?

- Vus et entendus.

Là, il était fixé : il y avait bien des caméras partout, y compris au sous-sol. Bien, inutile de jouer au plus fin. Il s'enhardit un peu.

- Et qu'est-ce qu'elle faisait là, cette tête ?

- Je ne crois pas que cela vous regarde.

Vlan dans les dents.

- Mais si vous êtes très gentil, peut-être que je vous le dirai.

- Euh... comment ça, très gentil ?

Elle se leva d'un mouvement souple, s'approcha à nouveau de lui, posément. Cette fois, il la regarda en face. Elle s'arrêta un peu plus près. Elle était absolument sublime. Elle pencha la tête sur le côté, sourit d'un air entendu.

Il baissa les yeux machinalement, aperçut la forme des tétons qui pointaient sous la soie rouge. Il se mit à bander carrément, souleva la main gauche pour la toucher mais elle l'arrêta net en l'attrapant de la main droite. Elle ne s'était pas départie de son sourire et le fixait droit dans les yeux.

Elle jouait avec lui. Elle l'allumait.

Lentement, sans lui lâcher la main, elle se remit à tourner autour de lui en passant de son côté gauche. Il fut obligé de tourner sur place en même temps qu'elle.

Inconsciemment, il se cambra et leva la main pour qu'elle lève la sienne, comme dans un pas de danse. Elle lui broyait les doigts avec une force surprenante.

Il était le matador. Elle était la cape rouge. Quelque part derrière elle, dans la pénombre de la chambre devenue arène, un taureau imaginaire se préparait à le charger, excité par le mouvement de la soie.

La bête le regardait par les yeux de Lisa.

La bête était en Lisa.

Son peignoir s'ouvrit un peu plus. Son visage se rapprocha encore.

Il se dit qu'il avait entre les jambes exactement l'épée idéale pour lui donner le coup de grâce. Il n'avait plus qu'une envie, l'embrocher pendant des heures. Il la lui planterait partout

où il le pourrait, aussi souvent qu'il le faudrait jusqu'à ce qu'elle s'effondre ou qu'il succombe.

Quand elle ne fut plus qu'à quelques centimètres de lui, il se colla contre elle. Le contact du pénis raide touchant enfin sur toute sa longueur le ventre presque nu l'électrisa.

Il se pencha pour l'embrasser à pleine bouche.

Elle le repoussa du plat de la main si violemment qu'il faillit tomber en arrière. Il la regarda interloqué, mais avant qu'il n'essaie quoi que ce soit de plus, elle l'arrêta net.

Une lame effilée, longue d'une vingtaine de centimètres, avait jailli comme par magie de sa main gauche. Elle la tenait fermement dirigée vers lui et tout, dans sa posture, montrait qu'elle savait parfaitement s'en servir.

- Hé bien, petit taurillon, tu devrais savoir qu'une cape peut cacher une épée, avant de charger comme une brute stupide.

Il ne sut plus quoi penser. Il s'était pris pour le matador, dominateur et prêt à cueillir son trophée, et voilà qu'il devenait le taureau face à la mort.

Elle avait désormais un regard dur, impitoyable, comme si elle jugeait la façon idéale de lui porter l'estocade finale. Devait-il charger ? Était-ce elle qui allait le faire ? Il sentit tous ses muscles se contracter pour être prêts à tout.

Elle éclata de rire.

Il écarquilla les yeux.

Elle riait à en perdre haleine.

C'était quoi, ce jeu pervers ? Il sut tout à coup quoi faire.

Il se mit à rire aussi.

Elle le regarda d'un air approbateur et lui dit :

- Attends-moi une seconde, on va sortir s'amuser un peu. Tu viens de passer la première épreuve haut la main.

La première ? Il allait y en avoir d'autres ?

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps. Sans montrer la moindre gêne, elle enleva son peignoir tout en lui tournant le dos, le jeta par terre et s'avança nue, d'une démarche féline, vers une porte qui donnait sur un dressing.

Complètement hypnotisé par la vue de ses fesses affolantes, il banda de plus belle. Il la vit enfiler une petite robe noire moulante, très courte et largement décolletée, puis mettre une paire de chaussures aux talons interminables.

Elle ne portait aucun sous-vêtement et elle s'était habillée sous ses yeux pour qu'il le sache. Elle lui fit face à nouveau, rit en voyant qu'il avait la bouche entrouverte et les yeux écarquillés. Elle ne lui laissa pas le temps de la contempler plus longtemps.

Elle l'attrapa par le bras et lui dit :

- Allez, on y va. Je connais un endroit très chouette pour commencer la soirée.

Une minute plus tard, ils étaient assis dans les sièges-baquets de la Murcielago.

- Attache ta ceinture, j'aime conduire vite.

Elle alluma le lecteur MP3 intégré dans le tableau de bord. Les premières notes de *Thunderstruck* d'AC-DC déchirèrent l'espace confiné de l'habitacle. Elle mit les pleins phares, ôta ses chaussures, fit vrombir le moteur et, dans un grand crissement de pneus, elle lança la Lamborghini à pleine puissance dans le chemin qui serpentait à travers la garrigue. Il crut plus d'une fois qu'ils allaient terminer dans le bas-côté mais essaya de n'en rien montrer.

Une fois la route goudronnée atteinte, ce ne fut pas plus reposant. Alors qu'Angus Young faisait hurler sa guitare, le monstre surbaissé de 650 chevaux avala les kilomètres avec des pointes de vitesse très largement supérieures à tout ce que Lionel avait jamais pu connaître auparavant.

Ils atteignirent les faubourgs de Marseille en un temps record.

Chapitre 9

Basique instinct

Voilà ça y est, je suis

Frémissante et offerte

De votre main experte, allez-y

Déshabillez-moi, déshabillez-moi

Maintenant tout de suite, allez vite

Sachez me posséder, me consommer, me consumer

Juliette Gréco

L'arrivée de la Murcielago sur le parking de la boîte de nuit ne passa pas inaperçue. Ni la sortie de Lisa, étirant ses jambes fuselées hors de l'habitacle, la robe retroussée laissant fugitivement entrevoir son pubis parfaitement lisse, comme dans la scène fameuse de *Basic Instinct*.

Visiblement, les videurs la connaissaient. Alors qu'un petit attroupement s'était formé à l'entrée à cause de fêtards qui tentaient de négocier leur entrée sans succès, Lisa put passer directement à l'intérieur sans faire la queue, entraînant Lionel par la main.

Un serveur au look très étudié les conduisit jusqu'à une table miraculeusement libre malgré la cohue.

- On a de la chance ou vous venez vraiment très souvent ici ? questionna Lionel en lui hurlant dans l'oreille pour couvrir la rythmique au hachoir d'un vieux tube de Fat Boy Slim.

- Je loue cette place à l'année, ça m'évite de me poser des questions. Et tu peux me tutoyer.

- À l'année ? Ça doit vous... ça doit te coûter une fortune !

- Moins qu'un bon Miura.

Il se demanda comment réagir mais n'eut pas le temps de trouver. Une bouteille de champagne dans un seau à glace venait de se matérialiser sur la table avec deux coupes déjà remplies. Ils trinquèrent. Elle avala son verre d'une traite, le reposa et lui dit :

- On danse un peu ?

Sans attendre sa réponse, elle se leva et pénétra à travers la foule. Il but une gorgée et se mit debout à son tour, la cherchant des yeux. Où était-elle passée ? Il se fraya un chemin parmi les danseurs dans la direction où elle était partie.

Il la retrouva facilement. Elle se déhanchait, déjà entourée de près par trois mecs qui la déshabillaient du regard.

Il s'avança jusqu'à la toucher et l'enlaça pour bien montrer aux autres qu'ils feraient mieux de se barrer. Ils s'éloignèrent à peine, jetant des coups d'œil fréquents sur les formes parfaites de Lisa. Lionel et elle dansèrent ainsi quelques minutes, jusqu'à ce qu'elle lui dise :

- J'ai soif, tu vas nous chercher des coupes ?
- Allons-y ensemble, on sera mieux pour boire.
- Non, je veux continuer à danser.

Il jeta un regard circulaire. Les excités étaient toujours là, mais après tout, ils n'allaient quand même pas se la faire sur place. En revanche, il avait intérêt à ne pas traîner en route, histoire de ne pas leur laisser le temps de devenir trop entreprenants.

- OK, je reviens.

Il progressa aussi vite qu'il le put vers leur table, remplit les coupes et refit le chemin inverse. Les trois gros lourds s'étaient rapprochés de Lisa dès que le terrain avait été libéré. Il n'en était pas surpris, rien n'était plus prévisible. Ce qui le mit en rogne, par contre, c'est qu'elle semblait trouver ça très cool. Loin de la déranger, elle s'en amusait, lançant des regards de braise à chacun, se mordillant les lèvres, se passant les mains sur le corps en caresses suggestives.

Quand elle aperçut Lionel, elle lui fit un sourire joyeux, sans montrer aucune gêne. Puis, sans le lâcher des yeux, elle attrapa deux des dragueurs et les serra contre elle en ondulant de plus belle. Le troisième était derrière elle. Il parvint à passer ses avant-bras entre les corps et lui pelota carrément les seins. Elle tourna la tête vers lui et l'embrassa à pleine bouche, alors qu'un autre lui glissait une main sur la cuisse et remontait vers son entrejambe, découvrant avec ravissement les informations que ses doigts lui transmettaient.

Lisa mima un petit air moqueur à l'intention de Lionel et, entraînée par les trois acolytes en rut, elle se laissa emporter vers le fond de la salle.

Il jeta les coupes par terre. Il se sentait dépossédé et surexcité en même temps. Merde, il n'allait pas se la laisser souffler comme ça, sous son nez. Elle l'avait fait uniquement pour le provoquer, il en était sûr. Il avait intérêt à réagir vite s'il ne voulait pas qu'elle se fasse passer sur le corps par le trio avant qu'il ne parvienne à la récupérer. Il ne doutait pas que, sinon, elle ne ferait rien pour les en empêcher. C'était avec lui qu'elle était arrivée jusqu'à cette boîte et il avait bien l'intention d'être celui avec qui elle en repartirait et finirait la nuit.

Bousculant tous ceux qui étaient sur son passage, il partit à leur poursuite. Des portes battantes donnant sur des backrooms se trouvaient à une dizaine de mètres. Il retrouva le petit groupe dès la deuxième.

Lisa avait sa robe remontée jusqu'au-dessus du nombril. Elle prenait appui sur deux des mecs, les bras passés autour de leur cou. Le troisième s'était avancé entre ses cuisses, qu'il maintenait largement écartées. Il avait son pantalon sur les chevilles et son sexe imposant bien déployé. Lionel vit le dard pénétrer jusqu'à la garde entre les lèvres offertes, puis entamer une série de va-et-vient puissants.

Lisa se mit à gémir de plaisir.

Ulcéré, il se jeta sur le type et le tira violemment en arrière. Ce dernier, les jambes entravées, s'écroula lourdement par terre alors que ses deux comparses, la surprise passée, éclataient de rire grassement. L'un d'entre eux apostropha Lionel :

- Hou là, mon pote ! On dirait que t'es méchamment en manque ! Allez, vas-y, la place est libre, on te la tient !

Il n'eut pas à se demander s'il fallait profiter de cette aimable proposition. Le troisième homme, furieux, venait de se relever tant bien que mal et, se laissant tomber sur lui, lui donna un grand coup de boule. Lionel sentit la brûlure du choc sur sa lèvre et le goût du sang qui emplissait sa bouche.

D'accord, il allait falloir passer aux choses sérieuses. Il n'en était pas à sa première bagarre et il était plutôt bon à ce jeu-là.

Profitant du fait que son adversaire était désavantagé par ses jambes entravées, il le repoussa d'un coup d'épaule sur la poitrine et accompagna sa nouvelle chute de tout son poids, les coudes en avant, un souvenir des cours de muay thaï qu'il avait pris à une époque où il était fan de Jean-Claude Van Damme. Une des clavicules de l'homme se brisa net et son crâne cogna brutalement le carrelage, le dispensant provisoirement de la douleur fulgurante que sa fracture allait lui faire sentir au réveil.

Lionel se remit debout et contempla un instant son adversaire évanoui, totalement ridicule avec son pantalon baissé et sa bite à l'air redevenue toute molle. Il lui balança un grand coup de pied dans les côtes pour faire bonne mesure. Pas de réaction, le type avait son compte.

Aux deux autres, maintenant. Il se retourna vers eux.

Lisa n'avait pas perdu de temps. Elle était à quatre pattes et suçait goulûment le premier pendant que le second, agrippé à ses hanches, la prenait en levrette.

Lionel commença par lui. Il se mit dans son dos, lui asséna des deux mains un atémi sur les oreilles. L'autre, complètement sonné, fit un sursaut en arrière et fut cueilli par une manchette à la base du cou, puis retourné sans ménagement avant de se prendre un uppercut au menton qui le mit, à son tour, au tapis.

Le troisième, voyant que ça tournait vraiment très mal, voulut s'enfuir. Il attrapa la tête de Lisa pour qu'elle libère le pénis qu'elle avait toujours bien enfoncé dans la bouche. Cela n'eut pas du tout l'effet qu'il escomptait.

Elle le mordit à pleines dents et maintint ses mâchoires fermement serrées.

Il glapit de douleur, ne sachant comment faire pour la repousser sans que les quinze centimètres de sa virilité qui se trouvaient de l'autre côté de l'étau qui le broyait ne soient amputés à jamais.

Lionel, surpris par le revirement de Lisa et sa sauvagerie, lui cria :

- C'est bon, il a son compte ! Laisse-le se barrer maintenant !

Elle leva les yeux vers lui et, sans relâcher le moins du monde sa prise, saisit d'une main les testicules de sa proie. Indifférente aux hurlements redoublés, elle les broya jusqu'à ce que l'homme perde enfin connaissance et s'affaisse comme une marionnette sans fil, la verge sanguinolente.

Elle se mit debout, un sourire innocent sur le visage comme si rien de particulier ne s'était passé. Elle ajusta sa robe, épousseta un peu le tissu, regarda la scène d'un air satisfait puis dit à Lionel qui la fixait, halluciné :

- On s'est bien amusés. C'est cool d'aller en boîte avec toi, tu assures. Bon. Je commence à être bien chaude, là. On s'envoie en l'air ici ou tu préfères qu'on rentre d'abord ?

- Tu... tu as un truc qui coule, là, répondit-il en tendant un doigt vers sa bouche.

Elle se lécha les lèvres.

- Ce n'est rien, juste un peu de sang de notre ami. Alors, on fait quoi, grand mâle dominant ?

- On rentre. Si on reste ici, tu serais bien capable d'aller draguer aussi sec deux ou trois autres allumés pour recommencer.

- Hé, tu commences à bien me connaître, toi ! J'adore ! Je sens qu'on va passer une nuit ex-cep-tion-nelle !

Quand ils furent à nouveau dans la Murcielago, Lisa remonta sa robe sur ses hanches, se tourna vers Lionel et lui dit sur le ton de la conversation :

- Mets ta main sur ma chatte. Enfonce-moi un doigt bien profond et caresse-moi le clitoris jusqu'à ce qu'on arrive à la maison. Après d'aussi chouettes préliminaires, ce serait trop bête que je refroidisse avant qu'on ne se mette aux choses sérieuses.

Il ne se fit pas prier.

Le retour fut aussi affolant que l'aller, émaillé par cinq orgasmes. Quant à Lionel, sa bite lui faisait mal tellement elle était dure.

Une fois dans la chambre, ils baisèrent pendant des heures.

Elle se fit pénétrer de toutes les façons possibles, enchaînant les extases plus explosives les unes que les autres.

Il éjacula trois fois, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. À chaque fois, il se sentait tellement épuisé qu'il pensait qu'il ne pourrait plus recommencer avant longtemps. Mais à chaque fois, elle savait trouver les gestes qui lui offraient une nouvelle érection.

Plus d'une fois, il vit le visage de Safiya se superposer à celui de Lisa. Il n'en ressentit aucune gêne. Après tout, s'il y avait bien des circonstances normales pour fantasmer, c'était pendant l'amour. Rien de mal à cela.

Il finit par s'endormir à bout de force alors qu'elle le suçait, insatiable, pour quelques dernières gouttes de la précieuse liqueur.

Quand il se réveilla, il faisait encore nuit. Elle avait remis son peignoir de soie rouge et semblait aussi fraîche que si la journée commençait. Elle lui tendit une tasse de café.

- Bois ça et rhabille-toi, je veux te montrer quelque chose de rare. Tu l'as bien gagné.

À peine eut-il terminé qu'elle sortait déjà par une porte peinte en trompe-l'œil qu'il n'avait pas remarquée.

Il la suivit d'un pas mal assuré, l'esprit encore embrumé par sa nuit de folie.

Chapitre 10

Combat

*Ils ont refermé derrière moi
Ils ont eu peur que je recule
Je vais bien finir par l'avoir
Cette danseuse ridicule*

Francis Cabrel

Ils descendirent un long escalier de pierre en colimaçon, éclairé par des appliques discrètes. Lionel compta une bonne centaine de marches. Il estima qu'ils se trouvaient à une profondeur de quinze à vingt mètres sous la surface du sol, quelque part au cœur de la falaise. Où l'emmenait-elle ?

Ils arrivèrent sur un palier, parcoururent encore un bout de couloir puis elle poussa une porte et lui dit de s'avancer en premier. Il franchit le seuil et resta bouche bée.

Devant lui se trouvait une salle immense, de forme elliptique. Elle devait faire facilement trente mètres sur vingt, avec pas moins de huit mètres sous plafond. Les murs d'enceinte étaient recouverts de lourdes tentures noires et rouges. Le pourtour était totalement garni de gradins sur une dizaine de niveaux. Tout le long des plus bas couraient deux rangées concentriques de palissades en bois peint. La surface centrale était recouverte de sable. Des lustres immenses illuminaient l'ensemble, ajoutant au baroque du décor incroyable.

Une arène. Une arène souterraine.

- C'est dingue ! Tu... c'est... tu organises des corridas privées ?
- Oui, très privées, en effet.
- Alors, le Miura...
- Un très beau combat. Il a été difficile et opiniâtre, j'y ai pris grand plaisir.
- Euh... tu veux dire... c'est toi qui...
- C'est moi qui l'ai toréé, oui.
- Mais... tu as le droit de... ?
- Ici, j'ai tous les droits, tu devrais le savoir. Assez parlé. Que la fête commence !

Elle claqua deux fois dans les mains. De puissants projecteurs de poursuite s'allumèrent et convergèrent vers un porche de quatre mètres de haut face à eux. Les yeux ronds, Lionel fixa les battants qui s'écartaient.

Venu d'une sono invisible, un paso doble résonna et le paseo débuta.

Le défilé était mené par deux hommes à cheval habillés d'une tenue noire moyenâgeuse brodée de motifs dorés. Ils portaient un chapeau noir avec des plumes rouges. Il s'agissait des alguazils, chargés de veiller au bon déroulement de ce qui allait suivre. Lionel remarqua qu'à la différence d'une corrida classique, les deux cavaliers portaient des armes menaçantes – sabre recourbé pour l'un, hache à deux lames pour l'autre.

Derrière auraient dû suivre les matadors mais il n'y en avait aucun, sans doute parce que seule Lisa avait le privilège d'endosser ce rôle et qu'elle était pour le moment à ses côtés, admirant le spectacle avec une expression d'excitation presque enfantine. Il se demanda si elle allait se changer. Elle ne comptait quand même pas faire face à un taureau en peignoir.

Trois peones firent leur entrée. Il s'agissait de toreros subalternes, dont le rôle était de faire les premières passes afin de permettre au matador de jauger la combativité de la bête. Au lieu de porter le traditionnel habit de lumière, ils étaient entièrement vêtus de noir, y compris leur cape. Non que cela eût la moindre importance pour le taureau qui, contrairement à une idée reçue tenace mais fausse, n'est en rien sensible au rouge plutôt qu'à une autre couleur ; la seule chose qui stimule son agressivité, c'est le mouvement de peu importe quoi, pourvu que ce soit de taille suffisante.

Les deux picadors s'avancèrent ensuite sur leurs chevaux aux yeux bandés et au corps protégé d'un épais tissu couleur moutarde.

Derrière eux venaient trois garçons de piste qui avaient pour tâche de remettre le sable en état après chaque combat. Et enfin, le train d'arrastre, c'est-à-dire l'attelage de deux mules qui traînerait la dépouille du taureau autour de l'arène avant de l'emporter à l'extérieur.

L'heure du combat était venue. Son déroulement très codifié pouvait commencer.

- Attends-moi là, dit Lisa, je te retrouverai après.

Elle appuya ses mots d'une œillade sans équivoque et descendit dans l'arène.

Ceux qui s'y trouvaient s'écartèrent respectueusement. Elle s'arrêta au centre et se tourna vers Lionel, qui était l'unique spectateur présent. Sous ses yeux ébahis, elle retira son peignoir et, le tenant d'une main, écarta les bras en croix avec un regard de défi. Elle comptait vraiment se mesurer à un taureau entièrement nue ?

Les matadors portent toujours un costume extrêmement moulant. Mais là, il allait être difficile de trouver plus près du corps, comme tenue. Bien sûr, elle n'était ni plus ni moins

vulnérable que si elle avait eu un vêtement. Face à un animal furieux de plusieurs centaines de kilos qui charge, cela n'aurait rien changé. L'impression n'en était pas moins sidérante.

Le paso doble arriva à sa fin, le silence retomba.

Le premier tercio pouvait commencer.

Lisa baissa les bras et se déhancha légèrement, semblant d'une absolue décontraction. Le toril s'ouvrit bruyamment et un énorme Miura déboula sur le sable. Il la frôla sans qu'elle ne bouge un sourcil et se rua vers un peon qui agitait déjà sa cape et criait pour que la bête le remarque.

Pendant quelques minutes, les trois toreros l'appelèrent à tour de rôle. Le taureau semblait particulièrement virulent. Lisa restait à l'écart, évaluant ses réactions. Lionel était tellement subjugué par le spectacle qu'il ne faisait même plus attention au fait qu'elle était nue.

Soudain, le taureau chargea un des peones qui n'eut pas le temps de s'écarter et se fit violemment encorner entre les cuisses. L'homme hurla de douleur alors qu'il était soulevé sans effort par le cou puissant. La corne pénétrait profondément dans l'entrejambe. Lisa se jeta en avant pour attirer l'animal, qui baissa le mufler au ras du sol en se préparant à la charger. Dans un dernier sursaut de conscience, le peon parvint à se dégager et fut traîné à l'abri par ses deux acolytes.

Les picadors convergèrent vers le taureau. Il fallait à tout prix l'affaiblir en lui faisant perdre le plus de sang possible. Ils plantèrent avec sauvagerie dans ses flancs leurs longues piques munies de pointes en acier. La règle était qu'ils le fassent deux fois au moins mais n'imposait aucun maximum. Ils le transpercèrent à de multiples reprises jusqu'à ce que Lisa leur crie d'arrêter.

L'un des chevaux s'effondra sur le sable et une tache rouge s'agrandit sous lui. Il avait été éventré par un coup de corne de la bête rendue folle de douleur.

Lisa ne semblait pas y porter le moindre intérêt. Il était temps de passer à la suite du supplice, la pose des banderilles. Leur aspect ludique avec les papiers colorés qui les ornaient ne changeait rien au fait qu'il s'agissait de harpons de quatre centimètres de long montés sur des manches permettant de bien les enfoncer. Ce furent les deux peones encore sur pied qui les plantèrent. Ils en accrochèrent trois paires dans les chairs de plus en plus couvertes de sang. Lisa en ajouta une quatrième paire avec une joie mauvaise sur le visage, se frottant carrément au passage contre le flanc martyrisé.

Elle se tourna à nouveau vers Lionel. Son corps diaphane, malgré sa nudité et ses courbes parfaites, n'avait plus rien d'érotique. Il était constellé d'éclaboussures et traversé de longues traînées rouges.

- Tu aimes le spectacle, petit taurillon ? lui hurla-t-elle.

Il se sentit mal à l'aise. La férocité avec laquelle cette corrida était menée n'avait rien de très différent de dizaines d'autres auxquelles il avait pu assister. En quoi celle-ci lui paraissait-elle soudain inhumaine ? Le fait qu'il en soit le seul spectateur et que manquaient les cris de joie et les olé de la foule enthousiaste ? Le sourire effrayant de Lisa alors que sa peau nue était tachée de sang ? La sensation sinistre d'assister à une mise à mort, enfoui sous le sol comme dans un tombeau ? Sans parler de l'inquiétude sourde qui le taraudait de ne pas savoir ce qu'il était advenu de Johan et Safiya. Il se dit qu'eux aussi avaient dû être transférés dans une pièce de la maison en attendant que Lisa décide de leur sort.

Le superbe Miura semblait épuisé. Il meugla sa souffrance, la tête dressée vers la voûte.

Les deux premiers tercios du combat, celui de pique et celui de banderilles, venaient de s'achever. Restait le troisième, celui de l'estocade.

Un sentiment d'absurdité envahit Lionel.

Tous ceux qui étaient sur la piste passèrent à l'abri des palissades, à l'exception de Lisa.

- Ola, torro ! lança-t-elle à sa proie en tenant à deux mains son peignoir déployé devant elle.

L'animal ne réagissait pas. Il restait immobile, hébété.

Lisa s'approcha pour se mettre dans son champ de vision et agita sa cape improvisée de façon marquée. Il baissa un peu la tête et frotta le sable avec l'une de ses pattes avant.

Puis il chargea.

Elle l'esquiva avec aisance et enchaîna les passes – véronique, derechazo, pecho, bandera, elle semblait les maîtriser toutes.

Le Miura n'en pouvait plus. Elle décida d'en finir.

Comme dans la chambre quelques heures plus tôt, elle fit jaillir des plis de son peignoir la même lame qui avait semblé si menaçante à Lionel lorsqu'il l'avait eu pointée vers lui mais qui, soudain, paraissait minuscule face au taureau.

Elle lui fit face, à peine à trois mètres de lui. Elle le provoqua jusqu'à ce qu'il incline la tête, souffle bruyamment par les naseaux et se lance. Elle fit deux pas en avant pour venir à sa

rencontre et enfonça le poignard jusqu'à la garde, exactement dans la « croix », à hauteur du garrot, entre la colonne vertébrale et l'omoplate droite.

Le taureau continua sur sa lancée jusqu'à la toucher et s'effondra à ses pieds.

C'était terminé.

Elle lui tapota le dessus du crâne, comme s'il s'était agi d'un chien endormi.

Les deux cavaliers la rejoignirent, leurs armes à la main. Puis ils s'affairèrent autour de la dépouille pendant une bonne minute. Lionel, de plus en plus mal à l'aise, se demanda ce qu'ils faisaient. Lisa, de dos, lui occultait la vue.

Ils se redressèrent et soulevèrent bien haut la tête sanguinolente du taureau, la tenant chacun par une corne. Lisa se mit dessous comme si elle prenait une banale douche, se caressant le corps langoureusement.

Lionel se plia en deux et vomit.

Tout devint noir.

Chapitre 11

Fumier

*Tu combattras, tu détruiras, tu puniras
Ceux qui te menaceront*

*Emanuel Schikanader
(Livret de « La reine de la nuit »)*

Johan reprit lentement ses esprits, la bouche pâteuse, avec l'impression d'être enfoui dans une masse informe de coton.

Il entrouvrit les yeux, eut un vertige, les referma. Il se sentait un peu nauséux. Il mit un moment à réaliser qu'il était couché sur le côté et à localiser mentalement la position de ses bras et de ses jambes.

Il tenta de regarder à nouveau où il pouvait bien être. Il faisait sombre. Une odeur fauve s'immisça dans ses narines. Un mélange de terre, de paille, d'écurie.

Il laissa sa vision s'accoutumer à l'obscurité.

De toute façon, il était encore incapable de bouger, même si sa perception de la dureté du sol se faisait de plus en plus précise.

Il distingua la forme allongée de Safiya à deux mètres de lui.

La mémoire du repas gastronomique transformé en piège lui revint. Il se revit tomber avec elle sur le carrelage alors que tournaient autour d'eux les portraits grimaçants des ancêtres abominables de Lisa Brix.

Il entendit un son animal derrière lui.

Comme un ébrouement. Trois pas lourds. Un son mat suivi d'un effluve de fumier.

Il fit un effort désespéré pour se mettre sur le dos et tourner la tête. Il accommoda sur une palissade grossière, tout près de lui. Juste de l'autre côté, il distingua la forme imposante et le pelage tacheté d'un énorme taureau.

Il comprit qu'ils étaient, Safiya et lui, dans une sorte d'étable, quelque part sous le château. Ils avaient été jetés dans un box et, dans le voisin, se trouvait un Miura.

Une lumière blafarde s'alluma, des pas humains retentirent. Quelqu'un s'approchait dans la travée qui desservait les enclos. Non, en fait, il était au-dessus d'eux, sur une passerelle qui les surplombait.

Johan ferma les yeux pour paraître évanoui. Il n'avait de toute façon pas la force de faire quoi que ce soit d'autre. Il entendit une porte s'ouvrir, des claquements bois contre bois. Il écarta les paupières de façon aussi limitée que possible pour voir ce qui se passait.

Le taureau souffla bruyamment. L'homme lui marmonnait des mots incompréhensibles, d'un ton agressif. Il avait glissé une grande lance entre les lattes du plancher sur lequel il se tenait et il piquait l'arrière-train du bovin pour le forcer à sortir de son box.

L'animal poussa un meuglement furieux et finit par se décider. Il s'engagea dans le couloir étroit qui lui faisait face. La porte de l'enclos se rabattit aussitôt derrière lui.

Une autre, plus lointaine s'ouvrit, découvrant une tache de lumière éblouissante et laissant passer les échos d'un paso doble diffusé par des haut-parleurs.

Le taureau crut y voir une chance de s'échapper.

Il courut vers l'arène.

L'accès extérieur se referma, plongeant à nouveau le toril dans une semi-obscurité, malgré l'ampoule qui luisait toujours au plafond.

L'homme fit quelques pas pour se retrouver au-dessus de la cellule du couple. Il devait vouloir s'assurer que tout était sous contrôle.

Il ne fallait pas qu'il se méfie de quoi que ce soit. Johan ferma complètement les yeux pour sembler toujours profondément endormi.

Pourquoi ne partait-il pas ?

Les pas s'éloignèrent enfin. Puis s'approchèrent à nouveau, mais cette fois au niveau du sol. Qu'est-ce qu'il voulait ?

Johan entendit la porte s'ouvrir. Il se sentait malheureusement incapable de mobiliser ses muscles pour profiter de l'occasion. Le gardien avait peut-être envie de vérifier de plus près si tout allait bien. D'ailleurs, il poussa un peu Johan du bout du manche de sa pique. Sans obtenir de réaction.

Plus un son.

Que faisait-il ?

Johan prit le risque de regarder.

L'homme était à genoux, penché sur Safiya. Il l'avait mise sur le dos et il était en train de déboutonner tranquillement son chemisier. Johan voulut crier mais pas un son ne franchit ses lèvres.

Les seins apparurent et le type s'arrêta un instant pour les contempler, avant de les prendre à pleines mains et de les malaxer en se mettant à respirer de plus en plus fort.

Johan parvint enfin à pousser un râle audible. L'agresseur se retourna vers lui, ricana brièvement, se leva, s'approcha et lui balança un violent coup de pied dans le foie. Johan tressaillit de douleur, toujours tétanisé, ne pouvant même pas se replier pour se protéger. Il reçut un deuxième coup, tout aussi violent, dans les côtes et perdit connaissance, souffle coupé.

Combien de temps resta-t-il évanoui ?

Probablement quelques secondes à peine.

Le mec s'affairait déjà sur le jeans de Safiya pour l'ouvrir. Il le fit glisser le long des cuisses, puis des mollets. Trop fébrile pour l'enlever entièrement, il le dégagea d'une seule jambe, le laissant en boule sur l'autre.

Restait le string. Il ne s'embarrassa pas à lui faire suivre le même chemin. Il l'attrapa à deux mains sur un côté et d'un coup sec, il le déchira pour dégager le pubis.

Johan n'essaya pas de crier à nouveau.

Il fallait qu'il rassemble toute son énergie.

Sa seule urgence était de réussir à se redresser et il avait tout au plus une minute pour y parvenir, s'il voulait avoir une chance d'arrêter leur agresseur avant qu'il ne viole Safiya.

Ce dernier poussa un grognement de satisfaction en voyant la forme douce du mont de Vénus épilé, parfaitement lisse, que plus rien ne protégeait.

Il se mit debout pour retirer son pantalon, hésita à le garder sur les chevilles, se dit qu'il serait certainement plus à l'aise s'il l'ôtait, s'assit par terre pour enlever ses chaussures, haussa les épaules et se déshabilla complètement en gloussant.

Il se releva une fois nu. Son pénis tendu à bloc était fin et très long. Il le caressa un peu, non qu'il ait besoin de le raffermir mais juste pour savourer par avance le plaisir qu'il comptait bien prendre.

Il s'agenouilla entre les jambes de Safiya, lui écarta largement les cuisses, se lécha la main et s'en servit pour humidifier l'entrée des lèvres offertes.

Safiya tressaillit. L'homme gloussa. Il se dit que ce serait encore mieux si elle était consciente. Si elle paniquait. Si elle se débattait. Si elle souffrait.

Il s'allongea sur elle de tout son long, sans la pénétrer, son visage se retrouvant à quelques centimètres du sien.

- Réveille-toi, chérie, grinça-t-il. On va faire la fête, tous les deux.

Elle ouvrit les yeux, mit trois secondes à réaliser – le visage grimaçant, la nudité des corps, le sexe bandé du mec contre son ventre découvert.

- Coucou ! Surprise !

Elle poussa un grognement de dégoût, tenta de bouger, n'y parvint pas.

- Oh, mais dis-moi, tu as l'air de te plaire, sous moi.

Il pressa sur ses mâchoires pour lui faire entrouvrir la bouche, glissa sa langue à l'intérieur. Elle essaya de le mordre, mais en vain, ses maxillaires restaient figés comme des pierres. Elle ne put que gémir, impuissante malgré le contact écœurant.

Il recula enfin la tête et éclata de rire.

- Tu embrasses super bien, poupée ! Je sens qu'on va vivre un chouette moment tous les deux.

Il lui pinça les tétons et les suçait goulûment pour qu'ils pointent.

- A-ha ! Ben voilà, tu vois quand tu veux ! Ça t'excite, hein, petite chienne ?

Elle voulut l'insulter, mais seuls des sons inarticulés jaillirent de sa gorge. Elle voulut le repousser, mais c'est à peine si les bouts de ses doigts répondirent.

- Bon, on va passer aux choses sérieuses.

Il se mit en appui sur les avant-bras et se cambra pour positionner son dard.

- Tu vas voir, chérie. Ça va être grand. Tu t'en souviendras toute ta vie, enfin, ce qu'il en reste.

Elle sentit le gland appuyer sur l'entrée des lèvres, puis forcer petit à petit le passage. Des larmes s'écoulèrent de part et d'autre de son visage.

- Tu sens ça ? C'est bon, hein ? J'espère que tu ne vas pas trop mouiller. J'aime quand c'est bien étroit. Surtout, si t'as mal, t'hésites pas à crier, hein ? Faut t'exprimer, ça fait du bien.

Bougeant un peu les hanches, il accentua la pression, la pénétrant un peu plus. Elle parvint à refermer ses mains en poings et à bouger les pieds au niveau des chevilles.

- Hé, mec, tu vois bien tout ? Je vais lui filer l'estocade avec mon épée, à ta copine. Ça m'embêterait que tu loupes ça.

Il se tourna vers Johan. Ne le vit pas. Comprit une demi-seconde trop tard qu'il ne pouvait être que derrière lui. Hurla quand la pointe d'acier de sa propre pique laissée sur le sol le transperça de haut en bas, juste sous l'omoplate gauche, déchirant tout sur son passage.

Il eut le souffle coupé par Johan qui se laissait tomber sur lui de tout son poids, à bout de force.

Il s'affala à côté de Safiya, parcouru de secousses incontrôlables, le pénis dressé se ratatinant à vue d'œil. Sa conscience s'effiloqua comme dans un rêve alors que son sang formait des arabesques sur son corps.

Il hoqueta, une bave rosâtre débordant de ses lèvres, puis s'immobilisa.

Johan se redressa péniblement et articula d'une voix encore incertaine :

- C'est... toi... qui... l'a... prise..., l'esto... cade, fumier...

Safiya réussit à replier un bras, puis l'autre. Johan commençait déjà à lui remettre maladroitement son jeans.

- Il... faut... qu'on... se... barre.

- Jjjjjjjj... jjjjjjjeeee...

- Chhhttt... attends... un peu... ça va... revenir...

Ils restèrent silencieux un moment, faisant graduellement jouer leurs articulations, sentant leurs muscles reprendre enfin vie.

- Jjjjjje... vvvvvvais... rhhhaaah... jjeeee vvais lui couper les couilles à cet enfoiré ! Putain, quel salaud !

- Tu vois, ça va mieux, là !

Il la serra dans ses bras. Ils s'embrassèrent passionnément, indifférents au corps qui gisait à côté d'eux. S'appuyant l'un à l'autre, ils se levèrent complètement. Leurs derniers vertiges disparurent. Safiya reboutonna son chemisier.

- Tu crois qu'il est mort ? demanda-t-elle.

- Rien à foutre. Légitime défense.

- Mmmh... mon héros ! Mon amour...

Ils s'embrassèrent à nouveau.

- Allez, on file.

En deux pas, ils étaient hors du box. Ils repérèrent l'échelle par laquelle le gardien était descendu à leur niveau après avoir poussé le taureau vers l'arène. Ils grimpèrent et virent l'unique accès par lequel il avait pu venir, au milieu d'un amoncellement de poutrelles posées contre la cloison et de caisses en bois.

Ils s'en approchèrent le plus silencieusement possible, poussèrent doucement le battant.

Un long couloir éclairé par des néons et, au bout, une porte.

Johan vit tout de suite le point lumineux rouge de la caméra qui leur faisait face. Pas une seconde à perdre.

- On court ! Vite !

Ils se ruèrent en avant.

Ils n'avaient pas parcouru la moitié de la distance que quatre types baraqués en battle-dress noir surgissaient en face d'eux, leur barrant le passage d'un air peu commode.

Chapitre 12

Si tu veux du sang

*If you want blood, you got it
Blood on the streets
Blood on the rocks
Blood in the gutter,
Every last drop,
You want blood, you got it*

Bon Scott

Lionel ouvrit les paupières, cligna des yeux, ébloui. Il avait dû avoir un malaise, il se sentait l'esprit confus, il n'avait aucun souvenir de comment il était arrivé là, dans l'arène. Il se redressa un peu, regarda autour de lui. D'où venaient tous ces gens ? Les gradins étaient remplis de monde.

Il se demanda où il avait bien pu mettre ses lunettes de soleil. La luminosité le gênait.

- Lionel ? Ça va ?

Il se tourna à moitié. Lisa était assise à sa gauche. Elle s'était enveloppée d'un grand châle de soie noire. Elle le regardait avec un mélange de moquerie et de sollicitude.

- Hein ? Euh... oui, ça va. Je... j'ai dû avoir un étourdissement. J'ai la tête qui tourne un peu.

- Tu es carrément parti dans les vaps, oui ! Je crois que tu es crevé, tout simplement. Je t'ai peut-être poussé un peu trop ces dernières heures.

Ça y est, ça lui revenait. La virée en boîte, la partie de baston avec les trois mecs qui avaient flashé un peu trop sur Lisa, le sexe pendant des heures avec elle... Et la corrida, bien sûr. Le premier combat, avec le Miura tout en puissance, le peon qui s'était fait encorner, l'estocade finale...

Le sable était à nouveau bien lisse, plus aucune trace de ce qui s'était passé. La sono fit résonner les premières notes d'un paso doble, ce qui déclencha une ola tout autour des gradins.

Lionel resta immobile quand la vague de bras levés arriva à sa hauteur puis s'éloigna pour un nouveau tour. Lisa le secoua gentiment et lui dit :

- Ouvre grand les yeux, la seconde lidia promet d'être encore plus captivante que la première.

Un nouveau matador s'avança au centre de l'arène. Il portait le traditionnel habit de lumière. La foule applaudit. Le paso doble se termina.

- Où sont passés Johan et Safiya ? demanda Lionel.
- Ne t'inquiète pas, tu vas les voir, répondit Lisa. D'ailleurs, les voilà.
- Hein ? Où ça ?

La porte du toril s'ouvrit. violemment poussés en avant par des mains invisibles, Johan et Safiya en sortirent en trébuchant. Ils semblaient, eux aussi, éblouis par la lumière soudaine. La foule hurla de joie en les voyant apparaître.

- Que... qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qu'ils foutent dans l'arène ? Où est le taureau ?

- Pour ce deuxième combat, pas de taureau. Ce sont eux qui vont prendre sa place. Excitant, non ?

- Quoi ? Mais... mais c'est horrible ! Il faut arrêter ça ! On n'a pas le droit !
- Ah bon ? Pourquoi ?
- Mais enfin, ce sont des humains ! Pas des taureaux !

- Et alors ? Toi qui portes un petit crucifix autour du cou, tu as pourtant appris que nous sommes tous des créatures de Dieu, non ? Je ne vois pas pourquoi si tu aimes ça quand ce sont des taureaux, tu devrais le voir différemment quand ce sont des humains. Et puis, tu sais bien ce qu'on dit dans les corridas : s'ils se battent avec bravoure, ils ont une chance de s'en sortir, pas vrai ? Eux aussi, ils peuvent tuer le matador, s'ils y parviennent. C'est un combat parfaitement équilibré.

Déjà, le tercio de pique commençait. Se positionnant autour du couple hébété et effrayé, les trois peones agitèrent leur cape pour les faire charger. En vain. Il allait falloir les stimuler un peu.

Les deux picadors approchèrent sur leurs chevaux caparaçonnés de cuir et tournèrent lentement autour d'eux, leurs hampes de hêtre de 2 m 60 de long dirigées vers eux. Johan et Safiya se mirent dos à dos pour leur faire face du mieux possible.

Ils ne quittaient pas des yeux les puyas triangulaires en acier qui flottaient devant leurs yeux et semblaient choisir par elles-mêmes les zones de chair exposée qu'elles allaient fouailler pour en faire gicler le sang.

Soudain, Johan prit un premier coup. Il essaya de le détourner mais y gagna une longue traînée rouge sur l'avant-bras. Safiya eut moins de chance, la pointe effilée du second picador s'enfonça de plusieurs centimètres dans son abdomen, du côté gauche. Elle hurla de douleur.

Avec un cri de rage, Johan voulut se jeter sur son agresseur mais il frôla à peine le cheval de ses mains avant de perdre l'équilibre. Le cavalier le toisa avec un sourire mauvais et, d'un grand mouvement vertical du bras, planta sa pique dans son épaule. La pointe en acier glissa sous la peau le long de l'omoplate, brûlante comme un trait de lave en fusion.

Safiya, dans un mouvement instinctif de protection, se tourna contre son compagnon et se colla à lui pour le protéger. Elle fut transpercée par un nouveau coup dans le creux des reins qui la fit presque s'évanouir.

Ils s'effondrèrent au sol, leurs blessures saignant abondamment. Les deux hommes à cheval s'éloignèrent tranquillement.

Lionel était tétanisé.

Lisa, par contre, semblait se régaler du spectacle.

- Hé, regarde, ils se relèvent déjà ! Belle bravoure ! Bravo !

Elle applaudit avec un rire de gamine, reprise par toute la foule qui criait des « olé ». Se soutenant mutuellement, Johan et Safiya firent quelques pas maladroits, dégoulinants de sang, essayant de deviner d'où viendrait la suite de leur calvaire.

L'apparition des trois peones tenant leurs banderilles multicolores leur apporta la réponse.

- Il faut arrêter ces malades ! hurla Lionel. Ce sont de véritables harpons, ces machins, tu le sais aussi bien que moi !

- Oui, bien sûr, où est le problème ? C'est purement décoratif, tu le sais bien. Et puis, les taureaux trouvent cela reposant après les piques, alors pourquoi pas eux ?

- Reposant ? Tu délires !

- Arrête-moi si je dis une bêtise, mais c'est bien ce que disent les aficionados, oui ou non ?

- Les aficio... Oui, mais... Enfin, merde, ce n'est pas pareil ! Là, ce sont des êtres humains ! C'est dégueulasse, de les torturer comme ça !

- Attends, attends, attends. Quelle torture ? Tu me dis que quand c'est un animal qui se prend des banderilles, c'est humain mais que quand ça arrive à un être humain, là ça devient inhumain ? J'ai du mal à te suivre.

Une clameur puissante poussée par la foule étouffa la réponse de Lionel. La première paire de banderilles venait d'être plantée dans le dos de Safiya qui se tordait de douleur. Johan tenta de les extraire, mais chaque tentative de tirer sur les manches en bois ne faisait que lui faire encore plus mal.

Alors qu'il était penché sur elle, un peon s'approcha et lui planta la deuxième paire juste en dessous des côtes. Johan se cambra en criant, comme traversé par une décharge électrique, portant les mains instinctivement vers les deux plaies qui le foudroyaient.

Ils titubèrent, se retrouvèrent à genoux, face à face, se tenant par les avant-bras, regards désespérés, traits déformés par la souffrance. Les mouvements convulsifs de leurs corps agitaient les banderilles de façon grotesque.

- Oh, déjà au sol ? dit Lisa d'une voix faussement apitoyée. C'est décevant. Qu'en penses-tu, mon très cher ? Tu ne crois pas que cela leur redonnerait du mordant si on leur clouait une troisième paire ?

- Je t'en supplie, fais arrêter cette horreur !

- Oui, tu as raison.

- Qu... quoi ?

- Tu as raison, je dis. C'est n'importe quoi.

- Tu... tu vas dire à tes hommes d'arrêter ?

- Mais de quoi parles-tu ? Je veux juste dire que je trouve tes amis très mauvais. Des petites natures, vraiment. Finissons-en.

Elle se leva et cria à l'attention des toreros :

- Tercio d'estocade ! Faena !

Le matador s'inclina vers elle en la saluant de sa montera, la coiffe traditionnelle. Les peones quittèrent l'arène pendant qu'il s'approchait du couple prostré, sa muleta tenue devant lui à deux mains.

De toute évidence, ils n'avaient aucune intention de répondre à son invite. Encore quelques pas et il ne fut plus qu'à trois mètres d'eux. Il les exhorta de la voix et de mouvements de sa cape rouge. Rien n'y fit.

Il se tourna, perplexe, vers Lisa.

Elle lui cria :

- Al volapié !

Lionel semblait ailleurs, en état de choc. L'estocade al volapié est celle que le matador utilise quand le taureau est immobile, se jetant sur l'animal pour planter son épée à la base du crâne, au tout début de la colonne vertébrale.

Johan et Safiya étaient agenouillés et recroquevillés, chacun reposant sa tête sur l'épaule de l'autre. Le point de pénétration de la lame était donc parfaitement accessible, pour l'un comme pour l'autre.

Le matador fit quelques pas sautillants et enfonça l'épée jusqu'à la garde entre les omoplates de Johan, qui tressaillit et s'effondra sans vie. Safiya eut à peine le temps de le réaliser qu'à son tour elle était transpercée par la dague, déjà ressortie de la plaie fatale de son compagnon adoré pour être à nouveau utilisée sur elle.

Elle roula sur le dos, le souffle coupé, les poumons transpercés. Elle regarda une dernière fois la voûte éblouissante qui l'inondait de lumière. Ses yeux devinrent vitreux. Les clameurs de joie du public couvrirent le hurlement de Lionel. Elle ne les entendit pas. Elle était déjà partie très loin, dans les profondeurs du sol qui l'engloutissait au fond du néant.

Le soleil sous la terre s'éteignit.

- Yooo... eeh...

Dans l'obscurité, Lionel voulut s'endormir à jamais.

- Aaaaah... waaaah...

C'était quoi, ces voix ?

- Yooo... neeh... Aaaaah... waaaah ?

Pourquoi ne le laissait-on pas dormir ?

- Lioooneeeel ? Çaaaaa vaaaaa ?

- Hein ? Ce... je...

- Lionel ? Ça va ?

Il ouvrit les yeux en sursaut. Lisa était penchée sur lui, enveloppée d'un grand châle de soie noire. Elle le regardait avec un mélange de moquerie et de sollicitude.

- Hein ? Euh... oui, oui, ça va.

- Tu es tombé dans les pommes à la fin de la première corrida.

- Qu... quoi ? Ah oui... La corrida... Le taureau... Son sang partout... Sa tête...

- Ben oui, une corrida, quoi. Bon, ça y est ? Tu reprends tes esprits ? On peut continuer notre soirée ? Je commence à avoir un petit peu faim, moi. Si on allait manger quelque chose ?

- Johan ! Safiya !

Il se redressa d'un coup, le souvenir de leur supplice et de leur agonie revenant d'un coup à sa mémoire. L'arène était vide.

- Où sont-ils ?

- Qui ça ? Ah, tes amis ? Ils nous attendent, on va les rejoindre. Eh bien ? Pourquoi fais-tu une tête pareille ? On dirait que tu as vu des fantômes.

- Un cauchemar... Un putain de cauchemar... C'était atroce. J'ai cru... j'ai cru que c'était eux qui...

- Qui quoi ?

- Non, rien.

Il regarda la traînée de sang qui subsistait sur le sable, là où l'attelage de mules était passé après la fin du combat. Ce n'étaient pas les corps sans vie de ses amis torturés qu'elles avaient traînés hors de l'arène.

Juste celui du taureau.

Une corrida, quoi.

Chapitre 13

Dhampiresa

Laissez-moi vous donner un conseil, mon cher jeune ami, ou plutôt un avertissement : s'il vous arrivait jamais de quitter ces appartements, nulle part ailleurs dans le château vous ne trouveriez le sommeil. Car ce manoir est vieux, il est peuplé de souvenirs anciens, et les cauchemars attendent ceux qui dorment là où cela ne leur est pas permis.

Bram Stoker (Dracula)

Johan et Safiya restèrent une seconde paralysés à la vue des gardes qui avançaient vers eux. Ce fut elle qui réagit en premier.

- Demi-tour !

Ils firent volte-face et coururent vers le toril, dont ils repoussèrent la porte derrière eux. Alors que la cavalcade de leurs poursuivants résonnait dans le couloir, ils entassèrent à la va-vite tout ce qui se trouvait à portée de main pour bloquer le passage.

Un choc sourd ébranla la cloison. Puis un autre. Leur barrage de fortune ne résisterait pas très longtemps. Il fallait trouver une autre issue.

La travée en contrebas conduisait tout droit à l'arène. Johan n'en savait rien mais il se disait que, si le taureau avait été poussé à partir par là, il valait mieux qu'ils n'y aillent pas. En revanche, la passerelle face à eux continuait au-delà de l'enclos où ils avaient été enfermés et de celui où s'était tenu le taureau.

En passant à l'aplomb de leur ex-cellule, ils ne purent s'empêcher de jeter un coup d'œil au corps qui gisait sur le sol. Il n'avait pas bougé et une flaque de sang s'était étalée autour de lui.

Était-il mort ?

Ils n'avaient ni le temps ni l'envie d'aller vérifier. Au moins, sa découverte retarderait sûrement un peu les quatre hommes de main qui n'allaient plus tarder à débouler, à en juger par le bruit que faisait derrière eux l'échafaudage de fortune en train de céder.

Ils reprirent leur fuite au-dessus d'une enfilade d'enclos, la plupart vides sauf un où se trouvait un autre taureau et un autre servant de remise. Elle contenait une table, deux chaises, une machine à café, un cendrier plein de mégots, un petit meuble de rangement ; le long des murs s'entassaient des outils de jardinage, un empilement de tuyaux d'arrosage, des sacs de désherbant et d'engrais.

La cursive longeait plusieurs sorties potentielles. Ils en choisirent une et atteignirent finalement un palier en pierre circulaire, qui desservait d'autres portes aux vantaux en bois massif ornés de ferrures imposantes.

Cette partie des aménagements souterrains semblait avoir des siècles, à l'instar de la crypte où leurs mésaventures avaient débuté. La demeure de Lisa avait-elle été construite délibérément au-dessus d'un site ancien aux attributions mystérieuses, afin de se l'approprier tout en le dissimulant aux yeux de tous ? Ou s'agissait-il d'un ensemble ayant appartenu à ses ancêtres depuis toujours ?

Ils ouvrirent l'une des portes au hasard et pénétrèrent dans une salle faiblement éclairée par une lueur incertaine qui tombait du plafond à travers des pierres disjointes. Ils refermèrent aussitôt derrière eux.

Une odeur d'excréments leur sauta au visage. Ils attendirent un peu que leurs yeux s'habituent à la pénombre.

Stupéfaits, ils réalisèrent qu'ils étaient face à des geôles moyenâgeuses, formées de barreaux métalliques verticaux, assombris par une rouille immémoriale, mais qui n'en restaient pas moins imposants. Des gros verrous maintenaient les grilles de chaque cellule solidement fermées.

Des formes indistinctes semblaient s'être rassemblées au fond de l'une d'entre elles. Johan et Safiya s'approchèrent précautionneusement, malgré la puanteur fétide qui, de toute évidence, venait de là.

Des femmes.

Une bonne quinzaine.

Blotties les unes contre les autres, vêtues de haillons, sales. Les traits de leurs visages se firent plus précis. Elles étaient terrorisées.

Un simple trou dans le sol leur servait de toilettes, des déjections en maculaient le tour. Sur le côté, une mangeoire comme on en utilise pour le bétail semblait destinée à recevoir leur nourriture et deux gros jerrycans constituaient leur réserve d'eau.

- Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? murmura Safiya, sentant les larmes lui monter aux yeux.

- Des filles enlevées pour être revendues ?

- Tu as vu comme elles sont jeunes ? C'est peut-être un trafic de prostitution ?

Attends, je vais leur parler.

Elle vint tout contre les barreaux et leur lança à mi-voix :

- Qui êtes-vous ?

L'une des captives la dévisagea, écarquilla les yeux et hurla :

- Dhampiresa ! Dhampiresa !

Safiya sursauta et recula d'un pas, les deux mains en avant.

- Chut ! Ne criez pas ! Sinon, ils vont venir ! Ils nous poursuivent !

Sa frayeur dut leur sembler convaincante. Un brouhaha s'éleva du groupe. L'adolescente terrorisée fut maîtrisée par plusieurs des femmes qui l'entouraient. L'une d'elles, un peu plus âgée, s'approcha de la grille.

- Izvinitié nass, pajalousta.

- Que... quoi ? dit Safiya

- Est-ce que vous parlez français ? enchaîna Johan. Do you speak English ?

- Da, da, je parrrler frrrrançais un peu. Excusez-nous, je vous prrrrie.

- Vous êtes... russe ?

- Da, oui, nous rrrusses. Hommes prrrrendre nous village, dlinaya doroga, longue rrroute, enferrrrmer ici.

- Vous avez été enlevées chez vous et amenées jusqu'ici.

- Da.

- Dans quel but ?

- Ia nyé panimayou, je pas comprrrrendre.

- Pour vous prostituer ?

- Niet ! Pas prostitoutsia ! Prrrrendrrre sang.

- Prendre sans quoi ?

- Sang ! Sang ! martela-t-elle en montrant une veine qui courait le long de son avant-bras.

- Ils veulent prendre votre sang ?

- Vui panimaïetié ! Vous comprrrrendre !

- Ah ! Ils font... du trafic de sang ? Du trafic d'organes, vous voulez dire ?

- Niet ! Prrrrendrrre sang nous ! Juste sang !

- Mais pourquoi ?

- Dhampiresa. Dhampiresa boirrre sang.

- Euh... c'est quoi, ce mot ? Dhampi...

- Dhampiresa. Fille de vampyr.
- Vampire ? dit Johan. Mais ça n'existe pas les...
- Attends ! l'interrompit Safiya, soudain blême. Bien sûr qu'elle est fille de vampires ! Rappelle-toi les portraits ! Lisa a parmi ses ancêtres Vlad Basarab Draculea et Erzsébet Báthory ! Rien que ça !

- Báthory ! Báthory ! Da ! Báthory dhampiresa !
- Vous pensez que Lisa Brix veut boire votre sang ?
- Lisa Briccius, da ! Elisabeth Briccius Szabolcski ! Fille de fille de fille fille fille de Erzsébet Báthory ! Dhampiresa ! Elle fairrre bain avec sang nous et boirrre sang nous ! Crrroirrre immorrrtelle !

Johan et Safiya se regardèrent, stupéfaits.

Lisa Brix, ou Briccius, continuait donc à pratiquer les horreurs commises par son aïeule quatre siècles plus tôt. Elle s'offrait de temps à autre des bains avec le sang de jeunes filles, enlevées à des milliers de kilomètres de là dans ce seul but.

De toute évidence, dans la région d'où elles provenaient, elle parvenait à maintenir une chape de plomb suffisante pour en garder le secret, probablement en corrompant grâce à son immense fortune tous ceux qui auraient dû être là pour les protéger et non pour fermer les yeux, voire même pour les livrer.

- Toi, reprit la Russe en montrant Safiya du doigt, toi rressemble Lisa Briccius otchyenn mnogo, trrrès beaucoup. Nous trrrès peur quand voirr toi entrerr. Crrroirrre toi dhampiresa venirrr cherrrcher nous. Excuse beauc...

Elle se tut.

Des bruits de pas s'approchaient.

Les gardes avaient fini par arriver jusque-là.

Instinctivement, Johan et Safiya se jetèrent sur le sol et s'immobilisèrent. Grâce à la faible lumière, ils avaient ainsi une chance de passer inaperçus si leurs poursuivants se contentaient de jeter un coup d'œil depuis le seuil.

Par contre, s'ils venaient faire une ronde jusqu'à la cellule des jeunes femmes, ils ne pourraient que les découvrir et les capturer.

Ils n'entrèrent même pas. Ils n'avaient probablement aucune envie de supporter l'odeur infecte.

Ils optèrent pour l'hypothèse que les fuyards avaient poursuivi tout droit le plus loin possible. Ils s'éloignèrent rapidement.

De retour dans ses appartements, Lisa dit à Lionel :

- Je prendrais bien un bain avant de manger.

Elle le regarda d'une façon qui le mit mal à l'aise et ajouta :

- Un grand bain, avec toi et aussi quelques délicieuses jeunes filles nues pour se joindre à la fête, ça te dirait, non ?

Cette précision aurait dû lui sembler extrêmement sensuelle, mais il eut l'impression indéfinissable qu'elle cachait quelque chose de menaçant. De vital, même.

Plus les événements s'étaient enchaînés depuis le début de sa nuit folle avec elle, plus il avait eu l'impression d'être à la merci de n'importe quelle idée sinistre qui lui passait par la tête. Depuis le début, elle avait tout contrôlé, depuis ses provocations sexuelles dans la boîte de nuit jusqu'à la corrida surréaliste dans l'arène souterraine, depuis la façon dont elle l'avait séduit jusqu'à la partie de baise effrénée dont elle l'avait gratifié.

Il se sentait complètement sous sa coupe, manipulé, embobiné. Et ça ne lui plaisait pas du tout. Elle était le chat et lui, la souris.

Il repensa à cette blague qui, jusque-là, l'avait toujours fait rire, à la fin du film *Le silence des agneaux*, quand Hannibal le Cannibale dit à Jodie Foster : « Je vous laisse, j'ai un ami pour dîner » et qu'il se met à suivre un type qu'il déteste pour le passer à la casserole, au sens propre.

Cela ne lui semblait plus drôle du tout, même s'il ne voyait pas vraiment comment le fait de prendre un bain avec elle et d'autres filles pourrait avoir un double sens qui deviendrait très désagréable, voire fatal.

L'image fugitive de la douche de sang qu'elle avait prise sous la tête tranchée du taureau affleura à la limite de sa conscience sans qu'il ne parvienne à en comprendre l'importance, d'autres souvenirs de la nuit se bousculant dans son esprit.

Johan et Safiyya le lui auraient expliqué sans peine, mais voilà, ils n'étaient pas là. Ils étaient en compagnie du reste des invitées avec lesquelles Lisa pensait remplir sa baignoire.

Plus précisément, ils venaient de les libérer de leur geôle sordide.

Restait à trouver un moyen de quitter les lieux sains et saufs et, si possible, tous ensemble, Lionel compris.

Sauf qu'ils ignoraient comment atteindre une sortie sans se faire repérer. Et qu'ils n'avaient aucune idée de l'endroit exact où pouvait bien être leur ami.

Quand bien même l'auraient-ils su, le fait qu'il soit justement avec Lisa ne rendait pas les choses plus simples.

Chapitre 14

Furie

*Moi, je suis un mangeur de sang,
Toi, mon cher, mangeur de délices.
Puisqu'à la suite des délices
Le sommeil est naturel, dors.*

Djalal al-dîn Rûmi

Lisa perçut le trouble que ressentait Lionel, mais n'en montra rien. Il ne pouvait pas deviner ce qui l'attendait. En revanche, la rapidité avec laquelle il s'était débarrassé des trois fêtards qui avaient entrepris de la partouzer à la boîte de nuit le rendait potentiellement difficile à maîtriser le moment venu. Ce n'était pas parce qu'il commençait à accuser la fatigue qu'elle pouvait prendre le risque de le sous-estimer.

- Tu as l'air crevé. Je te sers un petit remontant ?

Elle avait parlé d'un ton parfaitement naturel. Il répondit :

- Je suis nase, c'est vrai, mais je crois que j'ai eu ma dose en alcool. Si j'en bois encore, je vais m'écrouler pour de bon.

- Ne t'inquiète pas, je ne pensais pas te verser une grande rasade de rhum ou de vodka. En fait, je vais te faire goûter une vieille recette familiale, une décoction à base d'herbes, idéale pour reprendre la pêche. C'est un peu alcoolisé mais tu ne t'en rendras même pas compte. Allez, tu ne peux pas refuser. D'ailleurs, je vais en prendre aussi.

Tout en parlant, elle s'était dirigée vers un buffet et, sans attendre de réponse, elle sortait déjà une flasque de cristal à demi emplie d'un liquide ambré.

Lionel était un peu surpris par sa sollicitude. Pour le peu qu'il savait de Lisa, elle était tout sauf tendre. Mais d'une part, l'épuisement aidant, il n'avait plus les idées très claires et d'autre part, il se sentait rassuré par le fait qu'elle allait boire la même chose que lui.

Il se laissa tomber sur un fauteuil et fit un vague signe d'acquiescement. Lui tournant le dos, elle posa deux verres à pied sur le plateau du buffet et les remplit.

- J'ajoute un peu de sucre, le goût est trop amer sinon.

Le sucrier était muni de deux compartiments. L'un des deux contenait une poudre blanche : du rohypnol, un antidépresseur banal qui avait eu son heure de gloire sinistre sous le surnom de « drogue du viol ». Il avait en effet la propriété redoutable d'annihiler toute volonté

lorsqu'il était mélangé avec de l'alcool. Des dragueurs sans scrupules y avaient largement recouru à une époque, pour faire ce qu'ils voulaient de leurs cibles qui, une fois sous l'emprise du produit, se laissaient docilement accompagner n'importe où, y compris chez elles, avant de se laisser violer en toute indifférence. Pire, au réveil le lendemain, elles n'en gardaient aucun souvenir et découvraient, stupéfaites et effarées, ce qui leur était arrivé sans savoir qui les avait abusées ni comment.

Lisa en ajouta dans le verre destiné à Lionel puis revint vers lui pour le lui donner. Ils trinquèrent et burent cul sec. Deux minutes plus tard, il était à sa merci, parfaitement conscient mais réduit au stade de marionnette.

Elle se rendit dans la pièce voisine où trônait la baignoire ancestrale que son aïeule illustre avait utilisée pendant une bonne partie de sa vie.

Il lui tardait de prendre son bain.

Elle pressa une sonnette pour faire amener les filles.

Elles, elles auraient les mains liées, mais resteraient parfaitement conscientes. Elles se débattaient, pleureraient, supplieraient, suspendues nues par les pieds au rail qui courait au plafond avant d'être saignées à blanc, en une fontaine obscène.

Quant à Lionel, elle l'installerait avec elle dans la baignoire et lui imposerait de lui faire un cunnilingus après lui avoir tranché les poignets. Elle le regarderait se vider de son sang alors qu'il la fouillerait de sa langue de plus en plus faiblement. Et elle jouirait juste avant qu'il ne perde la vie sans le savoir.

Elle se déshabilla, se délectant par avance du climax qui l'attendait. Un coup discret résonna à la porte.

- Entrez, lança Lisa d'une voix rêveuse en se mettant en place.

Deux gardes pénétrèrent dans la pièce, l'air penaud. Sans les prisonnières. Elle bascula aussitôt de l'euphorie à la rage.

- Que se passe-t-il ? Où sont les filles ?

Bien que nue face à eux, elle n'avait plus rien de sensuel. Sa peau d'une pâleur macabre, encore tachée du sang du taureau, rendait encore plus terrifiant son visage déformé par la colère.

Elle ne semblait plus humaine, ni même animale. Elle évoquait une créature sinistre venue tout droit des enfers, une Érinye prête à fondre sur eux pour les réduire en charpie.

Les gardes étaient pétrifiés. Elle se releva, bondit hors de la baignoire, fut sur eux en trois enjambées et hurla, les mains dressées comme des serres à quelques centimètres de leur visage :

- Où sont les filles ?
- Elles... elles se sont... échappées...

Elle les agrippa par le cou, d'une poigne de fer. Ses ongles pénétraient dans les chairs, causant l'apparition d'auréoles rouges là où ils appuyaient.

- Espèce d'incapables ! Comment ces gueuses à peine nourries et enfermées à trente mètres sous le sol ont-elles pu s'enfuir ?

- Le... le c-c-c-c... couple, bafouilla l'un des hommes en suffoquant.
- Quoi, le couple ?
- Ils... se sont... éch... appés... aussi... Ils ont... tué... Renfield...

Il pensa inutile de préciser que leur collègue mort avait été retrouvé nu, à côté de ses vêtements mais aussi d'un string déchiré.

Elle leva la tête au plafond et poussa un long cri de rage. Bien qu'à la limite de perdre connaissance, aucun des deux gardes ne tentait le moindre geste pour se soustraire à sa prise. Ils craignaient de connaître bien pire s'ils le faisaient.

Elle les lâcha aussi soudainement qu'elle les avait saisis. Ils vacillèrent et reprirent leur souffle bruyamment. Elle ne les regardait déjà plus.

Enfilant son peignoir, elle se dirigea vers un bureau sur lequel était posé un PC portable. Elle l'ouvrit, attendit quelques secondes qu'il se connecte sur la borne wi-fi et lança l'application de télésurveillance qui contrôlait tout le bâtiment. Elle cliqua sur une icône. Seules les caméras qui détectaient des mouvements furent affichées. Il y en avait une douzaine, mais elles ne montraient que des scènes impliquant son propre personnel.

Les fuyards n'étaient nulle part. Ils se trouvaient donc forcément dans l'un des rares endroits des souterrains qui n'étaient pas filmés, quelle qu'en soit la raison.

Elle cliqua sur une autre icône pour avoir la liste des caméras hors service. Il y en avait huit, dont celles qui couvraient le couloir devant les geôles. Elles étaient toutes alimentées par un même câble. Une croix rouge clignotante sur le plan du réseau lui indiqua pourquoi elles ne fonctionnaient pas : le câble n'était pas relié à la baie de brassage sur laquelle Lionel et Johan avaient travaillé. L'intervention de ses hommes de main avait dû les empêcher de terminer l'installation.

Elle saisit le PC, le jeta par terre de dépit et acheva de le briser d'un coup de talon. Son pied nu se mit à saigner mais elle n'y prêta aucune attention tellement elle était emplie de fureur.

Elle fit face à nouveau aux deux gardes terrifiés.

- Qu'attendez-vous ? rugit-elle. Vous savez où ils sont, maintenant ! Rameutez les autres et foncez là-bas !

Ils déguerpirent aussitôt.

Lionel n'avait pas bougé de son fauteuil. Il était impassible, le regard dans le lointain. Lisa se demanda si elle n'allait pas le découper à coups de hache, histoire de passer sa colère. Il y en avait deux accrochées au mur en décoration sous des armoiries, elles feraient parfaitement l'affaire.

Elle se ravisa. Ça n'en valait pas la peine, il ne réagirait même pas et succomberait trop vite. Aucun intérêt. Autant le garder vivant encore un peu, pour le moment où elle pourrait enfin prendre son bain.

En attendant, il fallait que quelqu'un paye et ça allait être lui. Elle le prit par les épaules pour qu'il se relève. Il obtempéra sans difficulté. Il ne sembla pas remarquer l'expression effrayante qui déformait les traits de Lisa.

Elle lui broya les testicules à pleines mains. Il glapit de douleur. Elle se mit alors à l'étrangler, comme elle l'avait fait avec les gardes.

Le visage de Lionel vira rapidement à une teinte bleuâtre, ses yeux de plus en plus exorbités. Mais malgré cela, il ne fit pas un geste pour se défendre ou se libérer de l'étai qui mettait ses poumons en feu.

Elle ne le lâcha que lorsqu'il perdit connaissance. Il s'effondra sans un mot.

Elle ramassa la carcasse de son PC et la lui jeta dessus violemment. Puis elle attrapa une chaise, la souleva bien haut au-dessus de sa tête et l'abattit sur lui de toutes ses forces. Le craquement du bois se mêla à celui des côtes qui venaient de se fracturer sous le choc.

Elle marcha lentement autour du corps évanoui recouvert de débris, contemplant la scène, la bouche révoltée, le regard haineux. Même si cela la frustrait, il n'y avait plus grand-chose qu'elle puisse faire sans risquer de l'achever.

Elle se calma un peu. Il était hors de question qu'elle attende là qu'on lui ramène les fuyitifs. Le mieux qu'elle avait à faire était encore de se joindre à leur poursuite.

Une bonne battue avant son bain, rien de tel pour couronner en beauté la nuit qui s'achevait.

Elle imagina le plaisir qu'elle aurait à supplicier longuement le couple et peut-être aussi une ou deux filles choisies au hasard, avant de les faire tous accrocher au rail pour leur dernier voyage.

Elle se changea rapidement, enfilant un pantalon de toile et un pull noirs. Elle hésita pour les chaussures et opta pour des bonnes vieilles Doc Martens.

En repassant devant Lionel, toujours inanimé, elle apprécia la fermeté de leur semelle proéminente en lui décochant un coup de pied au niveau du visage. Du sang jaillit des narines.

Elle commença à se sentir bien à nouveau.

Vraiment très bien, même.

Chapitre 15

Dédale

*Le Minotaure est enfermé dans l'enceinte profonde,
dans les détours obscurs du labyrinthe. Le plus
célèbre des architectes, Dédale, en a tracé les
fondements. L'œil s'égaré dans des sentiers infinis,
sans terme et sans issue, qui se croisent, se mêlent, se
confondent entre eux.*

Ovide

Johan et Safiya marchaient en tête du groupe. Après s'être rapidement concertés, le plan était de revenir sur leurs pas. De toute évidence, aucune caméra n'était active le long de ce trajet, sinon les quatre hommes qui les avaient poursuivis les auraient vus se cacher dans la salle abritant les geôles.

Quant aux étables, il était probable qu'elles ne soient même pas sous surveillance vidéo. À quoi bon filmer des enclos à bestiaux ? D'ailleurs, la tentative de viol n'aurait jamais eu lieu si le garde s'était vu observé. Même son exécution n'avait provoqué aucune réaction. Par contre, à peine avaient-ils fait quelques pas dans l'autre couloir qu'ils avaient été repérés.

Il fallait donc quitter les lieux par une autre voie. Rien ne leur garantissait qu'elle soit exempte de caméras, mais ils n'avaient aucun autre choix que d'en prendre le risque.

La seule idée à laquelle ils se raccrochaient était toute simple : il avait bien fallu que les taureaux arrivent de l'extérieur jusque leur box par un trajet à la fois pas trop tortueux, pas trop long et sans escaliers. Comme ils se trouvaient quelque part dans les profondeurs de la falaise, cela voulait dire que l'issue avait de fortes chances d'être située au pied de celle-ci, probablement un quai qui donnait sur la mer.

De plus, la présence de la remise avec ses outils et produits de jardinage ne pouvait signifier qu'une chose : un accès à l'air libre était forcément tout près.

Encore fallait-il retrouver le toril. À l'aller, il leur avait semblé marcher plus ou moins tout droit. Mais à peine eurent-ils passé la première porte qu'ils doutèrent. Avaient-ils vraiment pris cette volée de marches ou était-ce une autre un peu plus loin ? Et cet embranchement, fallait-il le suivre à droite ou à gauche ?

Après quelques minutes, ils durent se rendre à l'évidence. Il fallait rebrousser chemin et, si possible, sans se perdre davantage. Grâce à leur avancée en file indienne, ils constituaient de façon naturelle un fil d'Ariane d'une bonne vingtaine de mètres. Cela leur permit de

revenir en arrière sur cette distance, mais pas de retrouver le palier d'où ils étaient partis en quittant les geôles.

Trois portes identiques leur faisaient face, côte à côte.

- Continuons à former une chaîne, proposa Safiya. Toi, Johan, tu prends la tête et tu progresses aussi loin que tu peux sans perdre de vue la personne qui est derrière toi et ainsi de suite jusqu'à moi qui reste ici.

- Très bien. Faisons comme ça.

Il s'engagea dans la première porte, trouva deux couloirs face à lui, prit celui de gauche et, suivi par les jeunes femmes, atteignit la limite sans reconnaître le moindre repère. Revenant à l'embranchement, il passa au couloir de droite mais sans plus de succès.

Tout le groupe se rassembla autour de Safiya. Johan passa par la deuxième porte et la chaîne s'étira à nouveau pour continuer sa fastidieuse exploration.

Certaines filles commençaient à trouver cela plutôt ludique et plaisaient à mi-voix en russe quand le son étouffé d'une cavalcade leur parvint à travers les murs, comme pour leur rappeler que le jeu impliquait aussi une autre équipe et que, si cette dernière gagnait, la fin de partie serait terrible.

Les visages se figèrent. La progression reprit en silence, avec une tension perceptible. À chaque fois que Johan parvenait à une ouverture quelle qu'elle soit, il s'y engageait avec une infinie prudence. Il fallait à tout prix éviter de tomber nez à nez sur les hommes de main de Lisa qui, eux, connaissaient parfaitement les lieux. L'étirement de la chaîne humaine était leur meilleure chance de trouver une issue mais également leur pire exposition au risque d'être aperçus à tout moment.

Soudain, en poussant une énième porte, Johan accéda au toril, par un tout autre passage que celui qu'ils avaient pris pour en sortir.

- Venez toutes, chuchota-t-il à celle qui parlait un peu français et qui se trouvait juste derrière lui.

Le message remonta de bouche en bouche jusqu'à Safiya. Une minute plus tard, tout le groupe se tenait sur la passerelle. L'éclairage était toujours aussi blafard, mais le lieu leur semblait le plus chaleureux du monde après leur errance dans le dédale des couloirs.

- Il faut barricader tous les accès, cela évitera qu'ils surgissent par surprise sans qu'on ait le temps de faire quoi que ce soit.

Ils rassemblèrent tout ce qu'ils pouvaient utiliser, à commencer par les outils qui se trouvaient dans la remise, mais aussi des gros madriers qui traînaient dans un coin. Ils s'affairèrent en petits groupes pour encombrer du mieux possible les différentes issues.

- Nous sommes trop exposés ici, en hauteur. Il suffit qu'ils débarquent par n'importe quel accès pour nous voir. Descendons, il sera plus facile de se cacher au niveau des box.

Le sol était en terre battue. Des relents d'odeur fauve flottaient dans l'air. Safiya était crispée, elle redoutait de tomber sur le cadavre de son agresseur. Ils marquèrent un arrêt devant l'enclos où se trouvait le dernier taureau, qui les regarda sans broncher.

Johan ramassa un peu de paille par terre et le lui tendit à travers la barrière.

- Alors, mon gros, dis-nous. Par où es-tu arrivé ici ?

L'animal se contenta de mâcher l'herbe sèche.

- Et si on le libérait ? proposa Safiya. Peut-être qu'il saura trouver la sortie, lui ?

- Ouais, c'est une idée. On peut toujours essayer, il est imposant mais il n'a pas l'air méchant.

Ils ouvrirent le battant en grand et se poussèrent sur le côté pour lui laisser le passage.

Le Miura resta un moment immobile, mastiquant toujours sa friandise, puis finit par se décider à avancer de quelques pas dans la travée.

Il marqua une halte au premier croisement qu'il atteignit.

Tout au fond, face à lui, se trouvait un gros battant. Celui par où son frère malchanceux avait disparu une heure plus tôt dans une tache lumineuse. Les échos de son supplice et de sa mort flottaient encore dans l'air, infimes particules que ses narines humaient avec crainte et tristesse.

Il se demanda ce que faisaient ces humains autour de lui. Ils le regardaient en émettant eux aussi de la peur et de la tristesse, mais sur un mode différent. En tout cas, ils ne semblaient pas mal intentionnés. Leur transpiration ne contenait aucune trace d'agressivité à son égard.

Il prit la première allée à gauche. Tiens ? Ils le suivaient. C'était bien la première fois qu'il menait un troupeau aussi étrange.

Il n'aimait vraiment pas cet endroit, il voulait sortir et retrouver l'air libre. Sans se presser, il poursuivit sa route. Elle était simple à reconnaître, même sans ses repères olfactifs :

c'était celle qui, lorsqu'il avait été conduit jusqu'ici par d'autres humains munis de piques, descendait en une pente continue. Il suffisait donc de la remonter.

Il passa devant la remise, fit encore quelques pas et s'immobilisa face à une cloison de bois.

- Pourquoi s'arrête-t-il là ? Il n'y a aucune issue ici.
- J'ai comme l'impression qu'il n'a pas vraiment compris ce que nous attendons de lui.

Il est juste parti au hasard de ses envies, jusqu'à ce cul-de-sac.

- Mouais. Il va falloir trouver autre chose. Regarde, on est à côté de la remise. Les jardiniers qui stockent des sacs de cinquante kilos ici n'ont certainement pas à les trimballer à travers les escaliers et les couloirs pour les utiliser dehors. Il y a forcément une sortie, là, quelque part devant nos yeux.

Provenant de l'autre bout du toril, un craquement brutal les fit tous sursauter. D'autres coups résonnèrent, se mêlant à des éclats de voix étouffés.

Leurs poursuivants étaient là.

Quelques filles poussèrent des cris stridents.

- Barrons-nous, vite ! dit Safiya.
- Putain, la sortie est forcément à deux pas ! Il faut les retenir le plus possible, le temps qu'on la trouve !

- Et comment ? À coup de tuyau d'arrosage ?
- Vous pas énnerrrrver, intervint celle qui parlait français. Moi avoiiiii solution.
- Quoi ? Quelle solution ?
- Nous fairrrre explosifs.

Johan et Safiya la regardèrent, sidérés. Elle leur répondit en guise d'explication.

- Moi pas Rrrusse. Moi Tchétchène. Savoiiii fairrrre.

Elle entra dans la remise, prit une brouette posée contre un mur. Attrapant un sac de désherbant, elle en versa le contenu dans la brouette. Elle ouvrit le meuble de rangement. Elle saisit un grand pot de sucre sur une des étagères où se trouvaient des paquets de café et elle le vida à côté du désherbant. Elle ajusta les proportions grossièrement et quand elle sembla satisfaite, elle se mit à mélanger le tout à pleines mains.

L'opération avait duré moins d'une minute. Elle ramassa un jerrycan métallique et le vida du fond d'huile de vidange qu'il contenait.

Les coups de boutoir redoublaient d'intensité. Ils entendirent Lisa exhorter ses troupes.

- Mettrrrre tout dedans. Vite !

Avec un filtre à café dont elle déchira le bas, elle fit un entonnoir de fortune pour y faisait passer sa mixture. Safiya et Johan transvasèrent la poudre dans le bidon pendant qu'elle furetait à nouveau dans le matériel posé contre les murs pour bricoler une mèche.

Elle ramassa un vieux chiffon, l'imbiba de l'huile de vidange versée sur le sol et le roula en boudin avant de le glisser dans le goulot.

La barricade s'effondra. Les assaillants se précipitèrent sur la passerelle. Il ne leur faudrait que quelques secondes pour les repérer.

La Tchétchène avait déjà un briquet à la main, trouvé dans le tiroir, sous le cendrier. Elle dut s'y reprendre à trois fois pour enflammer la mèche, qui se consuma progressivement.

Elle tendit le jerrycan à Johan, il était trop lourd pour elle.

- Toi attendrrre moi dirre lancer. Vous tous, coucher parr terre là-bas.

Elle accompagna ses mots de grands gestes des bras. Les filles se jetèrent sur le sol dans un recoin de la remise.

- Ils sont là, hurla une voix à dix mètres d'eux.

- Attendrrre, répéta la jeune femme.

Quand la braise arriva à un centimètre du goulot, elle cria :

- Maintenant !

Johan projeta la bombe artisanale de toutes ses forces vers les gardes qui accouraient, Lisa en tête. La Tchétchène le tira aussitôt en arrière et ils tombèrent tous les deux sur les autres.

L'explosion les rendit sourds pendant une bonne minute.

Johan se redressa. Les premiers sons qui lui parvinrent à travers la fumée âcre furent des gémissements de douleur.

- Tout le monde debout, il faut qu'on parte.

Il regarda machinalement vers la paroi où s'était tenu le Miura. Le souffle l'avait fait jouer. Ce n'était pas une cloison mais un battant coulissant. Le taureau affolé avait profité de la brèche pour s'enfuir, après l'avoir agrandie en la chargeant.

L'issue était là, sous leurs yeux.

- Par ici ! hurla Johan.

Ils se ruèrent vers la sortie. De l'autre côté, la plus belle des vues les attendait : l'aube en train de poindre.

Chapitre 16

Hécatombe

Une hécatombe (du grec hekatón, « cent » et boûs, « bœuf ») désigne à l'origine, en Grèce antique, un sacrifice de cent bœufs. Une autre possibilité était de sacrifier d'abord un bœuf et de poursuivre ensuite avec quatre-vingt-dix-neuf victimes de moindre coût.

Wikipedia

L'appel d'air attisa rapidement les flammèches que l'explosion avait allumées, dégageant une fumée suffocante de plus en plus épaisse.

Plusieurs hommes étaient morts, déchiquetés. Pour eux, c'était fini. D'autres étaient horriblement mutilés.

Lisa se dégagea péniblement de sous le cadavre d'un de ses gardes. Il venait de passer devant elle au moment où le jerrycan avait volé à leur rencontre. Il avait pris la déflagration de plein fouet, la protégeant de son corps et la rejetant violemment en arrière.

Elle contempla la scène, digne d'une tranchée de la Première Guerre mondiale. Elle qui aimait le sang, elle était servie.

Comment les fugitifs avaient-ils bien pu bricoler quelque chose d'aussi destructeur ? La bombe artisanale avait fait un véritable carnage.

Elle vérifia rapidement qu'elle n'avait rien de sérieux. Ses oreilles bourdonnaient et elle était recouverte de débris divers. Elle saignait un peu du nez, avait quelques contusions mineures, mais sinon tout paraissait normal.

Le feu prenait de l'ampleur. Tout l'aménagement du toril était en bois, sans parler du fourrage qui ne demandait qu'à brûler.

Déjà, les hommes les plus valides refluaient vers l'accès aux étages, certains en soutenant d'autres plus atteints mais encore capables de marcher.

La fumée enveloppa Lisa, qui toussa douloureusement et s'enfuit également, courbée en deux pour essayer de trouver un peu d'air. Personne ne pouvait plus rien pour empêcher les flammes d'engloutir les plus sévèrement blessés. Leurs derniers cris vrillèrent les tympons de ceux qui fuyaient en les abandonnant pour sauver leur peau.

Le brasier gigantesque ronfla de plus belle, alors que toute l'infrastructure finissait de s'effondrer. Il se lança à l'assaut des escaliers qui menaient à la surface, transformant l'air en

piège mortel qui brûlait les poumons des moins rapides. Plusieurs d'entre eux succombèrent à leur tour.

L'incendie se propagea aussi dans l'arène souterraine, dévorant tous ses aménagements et vitrifiant son sable souillé. La grotte naturelle dans laquelle elle avait été installée des années auparavant retrouva presque son aspect d'antan.

Les gaines techniques se transformèrent en torches redoutables. Elles reliaient les étages inférieurs à la bâtisse en surface. Lisa les avait fait aménager pour faciliter les passages des câbles électriques, du réseau de vidéosurveillance et des différents circuits de plomberie.

Elles distribuèrent le feu partout, prenant plus d'une fois de vitesse les hommes qui remontaient et les piégeant en les encerclant de murailles infranchissables.

Plusieurs niveaux s'effondrèrent, entraînant un affaissement de la partie visible de la demeure.

Ce fut une épouvantable hécatombe.

Ne sachant rien de l'enfer qui se déchaînait derrière eux, Johan, Safiya et les jeunes femmes firent quelques pas vers le rivage où les vagues venaient clapoter.

La falaise se dressait sur toute sa hauteur dans leur dos. Un chemin goudronné remontait sur un côté en longeant le flanc abrupt.

Comme ils l'avaient pressenti, un quai en béton s'avancé sur la mer.

Totalement invisible du reste de la côte grâce à des promontoires rocheux naturels qui se trouvaient de part et d'autre, il abritait un hors-bord de luxe et devait également servir à recevoir les livraisons discrètes de taureaux, qui pouvaient ensuite être rapidement conduits jusqu'à leurs enclos avant d'être exécutés dans l'arène souterraine.

Ils regardèrent en silence l'horizon qui s'éclairait.

Ils avaient dû s'enfoncer toujours plus bas à travers les sous-sols pour pouvoir retrouver la lumière du jour.

Posé sur une branche basse, un corbeau les observait. Il s'envola paresseusement en faisant claquer ses ailes.

Le soleil jaillit de sous la Terre.

Un retraité qui faisait son jogging matinal aux abords de Cassis vit dans la lumière du levant la fumée épaisse qui s'élevait au-dessus de la résidence de Lisa Brix. Il avait son portable accroché à la ceinture.

Les pompiers furent sur place en moins de quinze minutes, toutes sirènes hurlantes.

Malgré tous leurs efforts, ils ne purent pas sauver grand-chose du bâtiment.

Quelques rares femmes et hommes du personnel qui travaillaient dans les niveaux supérieurs et avaient pu fuir à temps assistèrent aux opérations, à distance respectable du terre-plein où les camions des pompiers côtoyaient les deux Lamborghini en un ensemble curieux.

Personne ne remarqua le Miura qui s'éloignait à travers la garrigue, libre.

Lionel fut découvert au premier étage, dans une aile miraculeusement préservée, inconscient mais vivant. Les secouristes restèrent perplexes devant ses nombreuses blessures. Il fut harnaché sur une civière et évacué par une ambulance.

Le nombre réel de victimes de cette catastrophe ne fut jamais connu, les éboulements ayant obstrué à jamais une bonne partie des sous-sols. Les seuls corps extraits des décombres étaient bien trop calcinés pour permettre une quelconque identification.

Lisa ne fut pas retrouvée.

Chapitre 17

Fuite

*La nuit se meurt avec mon rêve
La vision trop brève
Déjà fuit.*

Chanty

Dans la nuit noire, les traits parallèles des phares semblaient déchirer l'air comme des flèches, lancées à plus de 300 km/h à travers la plaine désertique de la Crau.

Le bolide surbaissé ne ralentit qu'à la bretelle lui permettant de rejoindre la route d'Arles. Une fois sur le tronçon d'autoroute qui menait à Nîmes, il respecta scrupuleusement la vitesse autorisée.

Lisa ne voulait surtout pas qu'un radar la repère. Personne ne devait avoir le moindre indice permettant de savoir où elle allait.

Lorsqu'elle avait couru comme les autres vers la surface pour échapper aux flammes, elle avait bifurqué au niveau du deuxième sous-sol vers un couloir qu'elle seule connaissait. On ne pouvait y accéder qu'avec une clé dont elle possédait l'unique exemplaire.

Elle avait verrouillé la porte derrière elle avant de poursuivre sa fuite. Elle avait atteint un garage souterrain où l'attendait une Lamborghini Diablo. Il menait à la surface par un tunnel de près de cent mètres de long, qui débouchait au fond d'une combe discrète. De là, un chemin rejoignait la route principale à près de deux kilomètres de sa propriété.

Elle avait attendu dans la pénombre jusqu'à la tombée de la nuit. Tous feux éteints, elle avait roulé lentement jusqu'à la route.

Sur sa droite, elle aperçut en contrebas les lumières de Cassis. Loin derrière elle, les décombres encore fumants de ce qui avait été son nid favori finissaient de se consumer.

Elle revit en pensée l'arène où elle avait mené avec exaltation tant de combats, le mythreum antique où elle avait célébré chaque taureau sacrifié par un culte largement détourné de son sens premier.

Vous devez passer les heures sombres dans l'accomplissement des rites.

Ces rites n'avaient plus rien à voir avec ceux que les prêtres de Mithra accomplissaient. Loin de rechercher l'accession à un stade de conscience supérieur pour tous, elle ne glorifiait que sa propre domination par la terreur et la mort. Oui, elle recherchait l'éternité, mais la sienne propre, aux dépens de la survie de ceux qui tombaient entre ses griffes.

Son sang était maudit depuis des générations. Alors, chaque nuit, elle faisait couler le sang, depuis la simple rixe qu'elle provoquait dans une boîte jusqu'aux trop rares bains de sang qu'elle s'offrait de temps à autre, en passant par les innombrables taureaux qu'elle avait décapités après les avoir longuement torturés.

Nous sommes ensemble au cœur de la terre profonde qui produit tout.

Puisque la lueur du jour lui était toxique, elle ne se sentait bien que dans les ténèbres, sous la surface du sol. Le sens symbolique de la fécondité de la terre nourricière lui importait bien moins que les plaisirs exacerbés qu'elle s'offrait dès la nuit venue.

C'est nous qui offrons l'encens qui nous consume nous-mêmes.

Elle eut un rire amer en repensant au moment du rituel où les disciples sautent par-dessus les flammes. De ce côté-là, la nuit qu'elle venait de vivre avait dépassé tout ce qu'elle pouvait imaginer.

Quand l'Univers et nous-mêmes serons purifiés par le feu, les Justes seront réunis à la lumière éternelle, le Soleil et Mithra.

L'antique prophétie du feu semblait d'une ironie macabre. Ceux de ses hommes qui avaient péri dans l'incendie s'étaient-ils réjouis d'être aussi totalement « purifiés » ? Pour sa part, elle préférait éviter encore aussi longtemps que possible cette lumière et ce soleil auxquels les adeptes aspiraient tant d'être réunis.

Elle se revit déclamer :

- *Ainsi brûlent les fardeaux de la vie. Ainsi cultivons-nous notre vertu du fond de la caverne. Et vous, Soldats, suivez la longue marche en portant le lourd fardeau de votre vie comme Mithra a porté le taureau jusqu'au sacrifice libérateur.*

Et ses Soldats répondaient :

- *Tu nous sauves en répandant le sang créateur d'éternité. Et sur nos épaules, nous porterons jusqu'à la fin le mandement divin.*

Arrivée au centre de Nîmes, elle contempla pensivement les arènes bimillénaires où se tenaient encore plusieurs fois par an des corridas vides de sens. Elle n'avait que mépris pour

les écervelés qui y voyaient une tradition sacrée, alors qu'ils ne venaient y chercher que le goût du sang.

Elle aussi aimait le sang.

Mais pour elle, ce n'était pas une distraction. C'était un besoin vital. Elle en faisait l'axe de toute sa vie.

Elle se sentait tellement plus haut.

Tellement plus forte.

Elle accéléra.

FIN

de la première partie

TABLE DES MATIÈRES

- Chapitre 1. Les temps sombres
- Chapitre 2. Le mal marche derrière toi
- Chapitre 3. Le cercle des animaux
- Chapitre 4. Sous-sol
- Chapitre 5. Culte
- Chapitre 6. Paseo
- Chapitre 7. Hérité
- Chapitre 8. Paso doble
- Chapitre 9. Basique instinct
- Chapitre 10. Combat
- Chapitre 11. Fumier
- Chapitre 12. Si tu veux du sang
- Chapitre 13. Dhampiresa
- Chapitre 14. Furie
- Chapitre 15. Dédale
- Chapitre 16. Hécatombe
- Chapitre 17. Fuite

POSTFACE

L'intrigue et les personnages contemporains du présent roman sont fictifs. L'histoire racontée s'appuie cependant sur un certain nombre de faits réels, dont la plupart dépassent largement n'importe quelle fiction.

Le culte de Mithra a connu une grande popularité. Apparue il y a quatre millénaires en Mésopotamie, il a connu son apogée au tout début de notre ère, jouissant d'un attrait important dans la Rome antique, en particulier chez les soldats, les esclaves et les affranchis. Il a donc côtoyé le christianisme avant de péricliter et de disparaître. Ses valeurs principales étaient la loyauté et l'amitié.

Le mithraïsme était un culte à mystères, basé sur des rites initiatiques dont on ne sait que peu de choses. On peut y voir certaines similarités avec la franc-maçonnerie, apparue bien plus tard, comme par exemple les grades successifs franchis par les initiés, la symbolique de la grotte au cœur de la terre pour aller vers plus de lumière ou encore le mythreum dont le plan rappelle celui des temples maçonniques.

Le chapitre 1 reflète l'essentiel des connaissances à ce sujet. Il emprunte une grande partie de ses informations à un livre remarquablement documenté, intitulé *Mithra ce dieu mystérieux* de Martin Vermaseren (éditions Sequoia).

Bien que Mithra soit considéré comme un dieu solaire, les cérémonies qui rassemblaient ses fidèles se tenaient toujours dans un lieu soigneusement fermé où régnait l'obscurité la plus totale. Initialement, il s'agissait de grottes, puis de sanctuaires sans aucune entrée de lumière, les mythreums.

Célébrer le soleil en s'enfonçant sous le sol ? En fait, cela n'a rien de rare. Sur le site de Palenque, au Mexique, se trouve, parmi d'autres, une pyramide qui symbolise le monde souterrain et se nomme pourtant le temple du Soleil. Chez les Égyptiens de l'époque des

Pharaons, Râ le dieu-Soleil poursuit sa course sans fin sous la terre quand on ne le voit plus dans le ciel. Il entre dans le domaine d'Osiris et combat les forces du chaos qui voudraient anéantir la lumière. Il en ressort vainqueur tous les matins.

Le soleil sous la terre, ce sont les graines qui préparent leur germination dans l'obscurité et finissent par jaillir à l'air libre pour s'épanouir dans la lumière. C'est le symbole de la vie qui se renouvelle en permanence, la fertilité avec ses connotations sexuelles évidentes, et par là-même, l'immortalité.

Si Lisa Brix est une création de mon imagination, Erzsébet Báthory, elle, a vraiment existé. Ce que je rapporte de sa vie s'appuie en majeure partie sur la réalité historique, si ce n'est que je lui ai ajouté une maladie génétique, la protoporphyrie érythropoïétique. Les personnes affectées de cette pathologie sont intoxiquées par une réaction de leur propre sang lorsqu'elles s'exposent au soleil et sont donc contraintes de s'en protéger, voire de vivre la nuit. Certains chercheurs pensent même que leur triste sort a contribué à créer les attributs mythiques des vampires, puisque certaines formes de porphyrie peuvent être traitées par transfusion de sang et donnent un aspect émacié aux gencives, ce qui rend les dents proéminentes.

Anna Darvulia a joué un rôle mal établi dans la folie meurtrière d'Erzsébet Báthory. On pense qu'elle est morte avant cette dernière, sans avoir été jugée. La tumeur que je lui attribue pour expliquer ses pulsions macabres est fictive.

Il est authentique que l'une des femmes de Vlad Basarab Draculea était une Báthory. Son lien de parenté avec Erzsébet n'est pas clair.

Le chapitre 3 s'inspire pour sa forme d'une tenue blanche à laquelle a assisté une franc-maçonne qui m'est proche. Quant à son fond, l'astrologie, il ne peut que fasciner tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos croyances autant qu'à celle des sciences. L'astrologie est certainement la plus ancienne d'entre elles à conserver encore de nos jours une place aussi proéminente, indépendamment des préférences religieuses de chacun. Elle est toujours enseignée comme une science dans un certain nombre de pays. L'évolution de la codification des astres en signes et la signification symbolique de chacun d'entre eux sont passionnantes en tant que telles, y compris pour ceux qui ne croient pas en leurs vertus divinatoires. Les informations qui ont alimenté le chapitre proviennent du remarquable ouvrage d'Elizabeth Teissier, *L'homme d'aujourd'hui et les astres – Fascination et rejet* (Plon). Cet ouvrage est le mémoire de la thèse qu'elle a soutenue en 2001 à la Sorbonne pour obtenir le titre de docteur

en sociologie et sa partie historique est particulièrement riche. Certains détails du chapitre sont tirés de l'*Histoire de la divination* d'Yvonne de Sike (Larousse) et d'autres, de divers sites web.

Certains mythreums présentent une voûte étoilée, comme celui décrit au chapitre 6. Cela a fait dire à certains historiens qu'un lien a pu exister entre culte de Mithra et astrologie, comme cela est mentionné dans le chapitre 3.

La corrida suit un rituel précis dont tous les détails peuvent être trouvés dans une littérature abondante. On pourra se contenter de lire l'article *Corrida* de Wikipedia pour en avoir une idée précise. À l'exception de la décapitation du taureau qui est propre à l'intrigue du récit, les différentes scènes qui figurent dans ce livre, relatives à ce que je considère être une barbarie abominable, n'ont recours à aucune exagération par rapport à la réalité, voire même sont en deçà. Le chapitre 12 qui met en scène des humains à la place du taureau souligne, je l'espère, à quel point ce qui se commet lors d'une corrida est pervers, cruel et injustifiable. Quant à établir un lien hypothétique entre la corrida et le culte de Mithra pour donner à la première une respectabilité sous prétexte qu'il s'agirait d'une tradition multimillénaire, il est totalement artificiel et infondé : le sacrifice du taureau par Mithra a, en effet, un sens symbolique parfaitement connu, sans aucun rapport de près ou de loin avec ce qui se commet dans les arènes de nos jours. Quand bien même ce lien existerait, il ne justifierait pas plus les corridas que le recours aux tortures les plus atroces dans l'Antiquité ne justifierait leur usage de nos jours.

La drogue dont Johan et Safiya sont victimes au chapitre 7 et qui leur vaut un sale moment au chapitre 11 pourrait être un mélange banal entre un dérivé du curare (qui paralyse les muscles sans faire perdre conscience) et un sédatif (qui fait perdre conscience sans paralyser les muscles). Dans ce cas précis, les effets du sédatif se dissipent avant ceux du curare, d'où le retour à la conscience avant celui du contrôle musculaire.

Le mythe du vampire est d'une richesse et d'une universalité remarquables. Le mot *vampyr* est originaire de Serbie. Il existe sous diverses formes, plus ou moins euphoniques. En russe, la fille ou la descendante d'un vampire se nomme *dhampiresa*.

Les Furies sont des divinités romaines persécutrices, correspondant aux Érinyes grecques. C'est de leur nom que vient le mot furie.

Les antidépresseurs de la famille des benzodiazépines, tels que le rohypnol, ont la propriété redoutable de provoquer les effets décrits au chapitre 14 lorsqu'ils sont mélangés à

de l'alcool. C'est pour cette raison que dans certaines boîtes de nuit, lorsqu'un homme vient chercher deux consommations au bar, elles sont servies avec un couvercle qu'il faut déchirer.

On apprend dans ce même chapitre que le violeur de Safiya se nomme Renfield, clin d'œil au chef d'œuvre de Bram Stoker, dans lequel R. M. Renfield est un fou, vivant à Londres, sous l'emprise à distance de Dracula. Il se nourrit d'animaux vivants dans l'espoir d'acquérir leur force vitale, ce qui n'est pas très différent des pratiques d'Erzsébet Báthory. Alors qu'il est enfermé dans un asile et que Dracula est en route vers Londres, il attrape des mouches qu'il donne aux araignées qu'il offre aux oiseaux et mange enfin ces oiseaux afin d'accumuler de plus en plus de vie. Saisi de remords, il trahit la confiance de son maître en informant les chasseurs de vampire. Dracula le retrouve et le blesse mortellement. Dans l'adaptation tournée par Francis Coppola, Renfield est génialement interprété par Tom Waits.

Le chapitre 15 est une variation du mythe de Dédale. Dans sa version originale, Pasiphaé, l'épouse du roi Minos, a un fils illégitime mi-homme mi-taureau, le Minotaure. Minos commande à l'architecte Dédale un labyrinthe si complexe que le monstre ne pourra jamais s'en échapper. Thésée parvient à le tuer et à retrouver la sortie grâce au fil que lui a confié Ariane et qu'il a déroulé au fur et à mesure de son trajet. Ici, c'est le taureau qui aide les prisonniers à s'évader après que leur groupe ait constitué un fil d'Ariane pour s'enfuir du dédale.

De nombreux sites web totalement irresponsables décrivent des recettes parfois très précises pour fabriquer des explosifs artisanaux, tels que celui consistant à mélanger du désherbant et du sucre. Bien des adolescents inconscients y ont laissé leurs mains et parfois leur vie.

La citation du dernier chapitre est extraite de la chanson *Sombreros et mantilles*, un paso-doble souvent joué en ouverture des corridas.

Les calanques où se niche Cassis présentent de nombreuses grottes, certaines rejoignant le pied des falaises à leur sommet. La maison de Lisa Brix n'existe pas. Le lieu où elle est supposée se trouver est en plein cœur d'un site où de très nombreux promeneurs viennent profiter du paysage à longueur d'année, en toute quiétude. Aucune Lamborghini ne pourrait rouler sur les chemins qui se trouvent là, ces superbes voitures étant bien trop surbaissées pour le supporter.

L'écriture de ce livre s'est déroulée de façon atypique. Au bout de deux chapitres rédigés début 2010, j'ai tout arrêté pendant neuf mois, sans aucune idée de la suite que j'allais

y donner. Il me manquait un personnage de méchant. L'idée de Lisa Brix m'est venue fin décembre et tout le reste en a découlé dans les premières semaines de 2011. J'ai raconté cela plus en détail dans un article pour mon blog qui se trouve ici : <http://annagaloreleblog.blogs-de-voyage.fr/archive/2011/02/28/le-soleil-sous-la-terre-ecriture-terminee.html>

Comme à l'accoutumée, l'élaboration du récit s'est faite en interaction étroite avec mon éditrice. Elle a nourri, précisé et enrichi mes propres idées de façon étroite tout au long des pages qui le composent.

A. G.

11-3-11

TRADUCTION DES CITATIONS ANGLAISES

Chapitre 2

There's bad poison running through your veins
Evil walks behind you
Evil sleeps beside you
Evil talks arouse you
Evil walks behind you
Black widow weaving evil notion
Dark secrets being spun in your web
Good men going down in your ocean
They can't swim cos' their tied to your bed

Un mauvais poison se rue dans tes veines
 Le mal marche derrière toi
 Le mal dort à côté de toi
 Le mal parle et t'excite
 Le mal marche derrière toi
 La veuve noire tisse des bribes de mal
 Des secrets sombres s'enroulent sur ta toile
 Des hommes bons s'enfoncent dans ton océan
 Ils ne peuvent pas nager, ils sont liés à ton lit

Chapitre 12

If you want blood, you got it
Blood on the streets
Blood on the rocks
Blood in the gutter,
Every last drop,
You want blood, you got it

Si tu veux du sang, tu vas en avoir
 Du sang dans les rues
 Du sang avec des glaçons
 Du sang dans le caniveau,
 Jusqu'à la dernière goutte
 Tu veux du sang, tu vas en avoir

